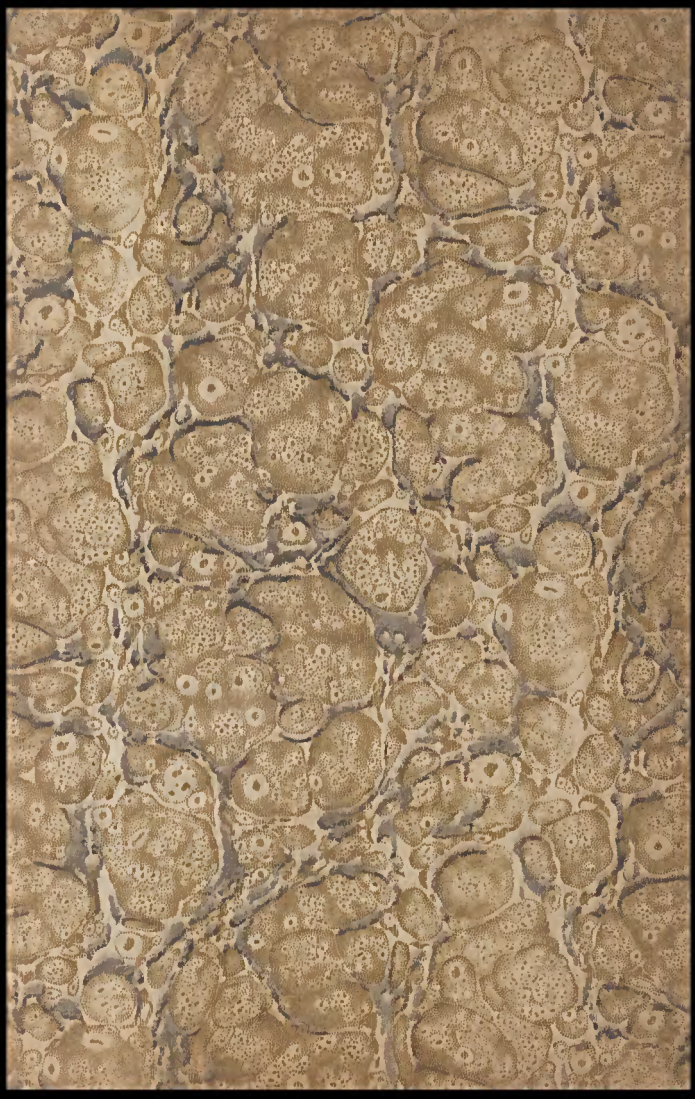
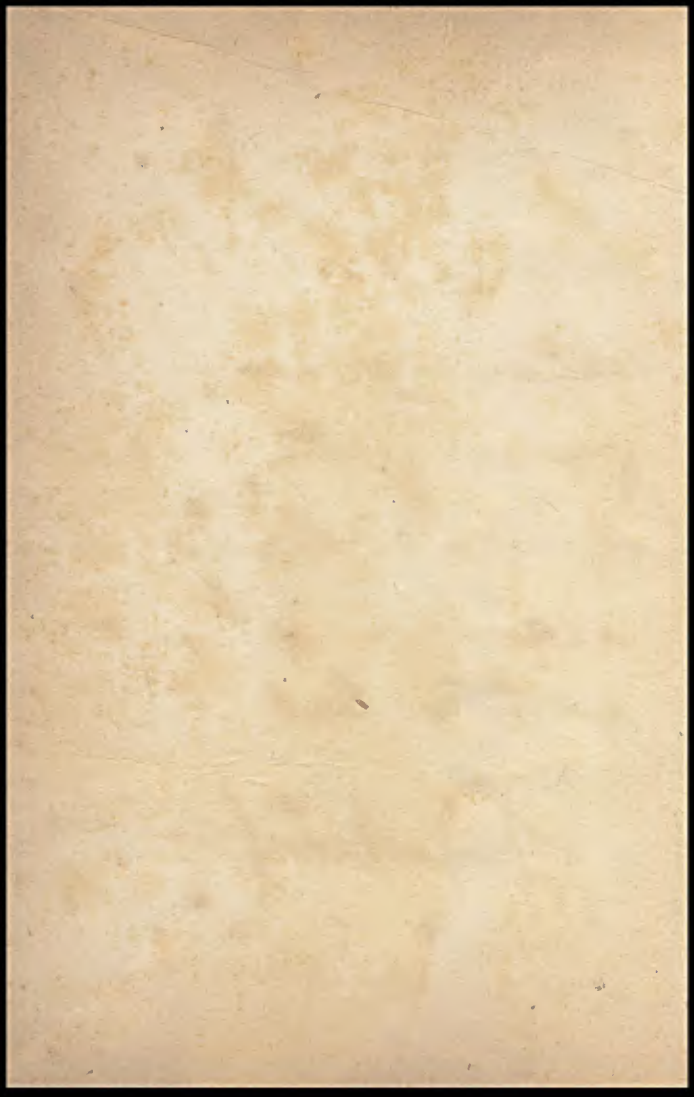




Ao bello amigo que és,
Mario Xavier (o Gaucho)
esta guilanda —
premio justo ao teu
talento. Cinge com
ella a tua cabe
ça transbordante

Napoleão Carvalho

S. Paulo, Cursão da Dona
Alzira, 31.

LA GUIRLANDE D' APHRODITE

LA GUIRLANDE D'APHRODITE

SIXIÈME ÉDITION

IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE
500 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
JAPON.

LA GUIRLANDE D'APHRODITE

RECUEIL
D'ÉPIGRAMMES AMOUREUSES
DE
L'ANTHOLOGIE GRECQUE

PAR
A.-FERDINAND HEROLD

L'ÉDITION D'ART H. PIAZZA
19, RUE BONAPARTE
PARIS

LA MINIATURE SERVANT DE FRONTISPICE A CET
OUVRAGE EST DE PAUL REGNARD

Paul Regnard

OFFRANDE

Voici des fleurs, Aphrodite ô Reine d'or : je les ai cueillies dans l'Hellas bien-aimée, non point au bord des larges routes où passèrent, après l'Aveugle divin, le pieux Eschyle et le sage Euripide, mais au long des sentiers modestes où, à l'exemple de l'élégant Méléagre, se promenèrent Léonidas, honneur de Tarente, et Paul, qui fut silentiaire au palais de Byzance. Ces humbles chemins, tu

les aimes, ô Kypris; les amauts sans gloire et les petites courtisanes t'y voient sourire, et il nous plaît parfois de nous y égarer.

Toutes les amoureuses ne cherchent point, comme la Tyndaride, des aventures illustres; tu connais, ô Paphienne, des amoureux qui, sans avoir eu le sort de Pâris, ont pensé leur vie heureuse; et, pour être le plus fameux, Ménélas n'est pas le plus pitoyable, peut-être, de ceux que tu as disgraciés.

En un temps où les serviteurs d'un Dieu triste voudraient te proscrire, reçois, ô Cythérée, cette guirlande fleurie.

LES ANÉMONES

L'AMÉTHYSTE

CETTE améthyste translueide sertie dans l'or est assez puissante pour attirer les hommes qui voguent au loin sur les flots, et pour séduire les enfants qui sortent à peine de la chambre maternelle. Une magieienne de Larissa l'avait donnée à Nikô, et, avec la toison pourprée d'une brebis, Nikô l'offre à la tendre Kypris.

NOSSIS

RIEN n'est plus doux que l'amour, toutes les félicités viennent après celles qu'il donne : ma bouche a parfois dédaigné même le miel. »

Ainsi parle Nossis. Celui qui ne chérit point Kypris ignore quelles fleurs sont les roses.

LA CEINTURE

RHODANTE, la divine enfant, n'osait pas me baiser les lèvres : elle était si timide encore! Elle dénoua sa ceinture, et m'en jeta un bout que je saisis. Elle couvrait de baisers tendres la ceinture, et mes lèvres haletantes rendaient de loin le baiser. Ce jeu me consolait un peu, et la douce ceinture était comme un ruisseau où riait une onde amoureuse.

MÉLISSIAS

MÉLISSIAS méprise l'amour, et tout son corps, pourtant, crie que mille flèches l'ont blessée. Elle va d'un pas agité, incertain; elle a le souffle haletant, et ses yeux cernés luisent étrangement, puis, tout à coup, s'éteignent, pour luire encore l'instant d'après. Ah, Désirs, par votre mère Cythérée, brûlez, brûlez l'enfant rebelle, et forcez-la enfin à ne plus nier qu'elle aime.

LE PORTRAIT

PEINTRE excellent, viens, et peins mon amie comme je vais te la décrire. Peins ses longs cheveux, ses cheveux souples, ses cheveux noirs, et prends, si tu le peux, une cire qui garde un doux parfum. Peins son front d'ivoire et peins ses aimables sourcils. Ses yeux lancent parfois des flammes, ses yeux clairs

comme les yeux d'Athèna, humides comme les yeux d'Aphrodite. Pour rendre son nez et ses joues, tu mêleras au lait des roses. Ses lèvres appellent le baiser. Qu'à son menton, qu'à ses épaules on voie le jeu de toutes les grâces. Puis tu voileras son corps d'une pourpre légère, qui laissera transparaître un peu de sa chair bien-aimée.

LES PRÉSENTS

J'ai peu de bien, ô mon amie, mais je suis à toi, de toute mon âme, je le jure, et le don que voici vaut mieux que de riches présents.

Reçois cette laine épaisse et moelleuse, que colore la pourpre fleurie; prends encore ce tissu, qui est rose, et, pour tes cheveux noirs, accepte le parfum qu'enferme ce vase glauque : tu passeras dans une robe gracieuse, tu prouveras que tes mains sont adroites,

et je garderai de toi un souvenir embaumé.

L'AMANTE

Et en pleine nuit, trompant mon mari, je suis venue, et la pluie épaisse m'a trempée. Et maintenant, allons-nous nous asseoir, sans rien faire? Allons-nous dormir? Comme s'il était permis aux amants de dormir!

ANDROMAQUE

Pour nous les brillantes aventures n'ont point de charme, et aux maîtresses nous préférons les esclaves. Les maîtresses se parfument la peau; elles sont vaniteuses, hautaines, et l'on court mille dangers en ayant commerce avec elles. Les esclaves sont gracieuses; elles ont la peau douce, au naturel; leur

lit est toujours prêt, et elles n'exigent pas de superbes présents.

Imitons Pyrrhos, fils d'Aehille : à sa femme Hermione il préférait la servante Andromaque.

IRÈNE

Comme ils quittaient les demeures dorées de Kypris, les amours virent la tendre Irène. Fleur sacrée, elle se dressait, et en elle ils adorèrent toutes les grâces virginales. Ils tendirent les nerfs pourprés des ares, et dardèrent aux jeunes hommes des flèches innombrables.

APHRODITE D'OR

Homère, qui parlait toujours bien, nous apprend qu'Aphrodite est d'or: jamais il n'a rien dit de plus juste.

Apportes-tu quelque monnaie? Tu es un ami, aucun portier ne t'arrête, il n'y a pas de chien dans le vestibule. Arrives-tu les mains vides? Cerbère lui-même se dresse devant toi.

O femmes, créatures avides, vous a-t-on jamais vues maltraiter la richesse, vous qui repoussez avec horreur la pauvreté?

LA COURTISANE

Tes paroles sont impudiques, tes regards hardis, tu es d'un abord facile. Que d'autres te blâment, je dirai tes louanges. N'admirons-nous pas les chevaux qui ont de la fierté et les oiseaux qui vont la tête haute? Garde l'orgueil de ta beauté. Tu acceptes un salaire? Danaé accepta de l'or. On t'offre des couronnes? C'est te traiter comme la vierge Artémis. Tu te livres parfois à des campagnards? Hélène se donna au

berger Pâris. Tu ne repousses point les matelots? Jason qui, le premier, dit-on, affronta les périls de la mer, fut aimé d'une magicienne. Tu ne dédaignes pas les esclaves? O généreuse amie! N'ont-ils pas, dans tes bras, l'illusion de la liberté?

LE VENT

QUE ne suis-je le vent? Quand tu serres sur le rivage, je caresserais tes seins nus.

L'EXILÉ

AIE pitié, Rhodope, d'un malheureux que Myrtis a exilé de sa demeure. Souviens-toi que jadis les Athéniens accueillirent les Héraclides errants. Sois bonne, et nous ferons savoir à Myrtis que tu m'as consolé de ses dé-

dains : songe que ses yeux, alors, s'empliront de larmes furieuses.

LA COUPE

O COUPE, tu connais la douceur de ses lèvres au parfum de miel. Elles te baisent, tu les possèdes! Je ne suis pas jaloux de toi, mais ma bouche envie ton bonheur.

HÉRACLÉE

LAMPE, par toi Héraclée avait juré trois fois que je la verrais hier. Elle n'est pas venue, et sans doute elle a ri de moi aux bras d'un autre amant. Lampe, si tu es une Déesse, venge-toi de la trompeuse : quand elle s'abandonnera aux baisers d'un ami, brusquement, éteins-toi, et interromps le jeu à l'instant du bonheur suprême.

LE GUERRIER

POURQUOI, guerrier illustre, ne me regardes-tu pas? Pour un hèros, dis-tu, il est humiliant d'aimer. Quel orgueil est le tien! Tu te crois plus fort que les Dieux. Hèraklès fila, sans rougir, aux pieds de la Lydienne Omphale, et Arès ne fut-il pas, avec Aphrodite, pris au filet d'Hèphaistos?

LES SAMIENNES

BITTO et Nannion, les deux Samiennes, n'ont que du mèpris pour les lois d'Aphrodite; elles n'entrent pas dans son temple, et elles se plaisent aux voluptès interdites. Montre ta puissanee, ô Dèesse, et punis les coupables qui fuient tes autels et dèdaignent tes joies.

CONVERSATION

BONJOUR, belle fille.
— Salut.
— Qui est la femme qui vient là?
— Que t'importe?
— J'ai mes raisons pour te le demander.
— C'est ma maîtresse.
— Puis-je espérer...
— Quoi?
— Passer la nuit avec elle.
— Que donneras-tu?
— De l'or.
— Montre ce que tu offres.
— Vois.
— Il n'y a rien à faire. »

L'OFFRANDE RUSTIQUE

JE m'appelle Hermophilas, ô Déesse, et mon humble métier est de garder les bœufs. Ma fiancée est la douce Eury-

nome, qui pare ses purs cheveux d'une couronne de roses. D'elle, ô Kypris, reçois ces rayons de miel blond, et de moi ce petit fromage.

LA BAIGNEUSE

Est-ce un bain de feu que tu m'apprêtes, adorable baigneuse! J'ai encore tous mes vêtements, et déjà la flamme me brûle.

LA VENGEANCE

Philinna, es-tu amoureuse à ton tour? Connais-tu l'affreux tourment des nuits sans sommeil? Ou, dans ton lit paisible, dors-tu, insoucieuse du mal que tu me fais?

Un jour viendra où tu souffriras les peines que je souffre : les larmes brûleront les roses de tes joues, car Aphro-

dite me vengera, elle qui punit toujours les amantes cruelles.

NAÏAS

Je sais, ô gracieuse enfant, je sais aimer quand on m'aime; je sais aussi mordre quand on me mord. »

Voilà ce que je te répétais; et toi, tu te souciais de mes paroles aussi peu qu'eussent fait le vent et la mer. Et maintenant, tu gémis, et de tes lèvres pâles s'échappent des cris lamentables : que m'importe? Je repose sur le sein charmant de Naïas.

LES AMIES

Ces sandales charmantes paraient les pieds de Bitinna; ce réseau teint de fleurs marines retenait les cheveux rebelles de Philainis; ce frais éventail

brillait dans les mains d'Antielée; ce voile si délicat qu'on le dirait l'œuvre d'une Déesse protégeait le visage de la belle Héraclée; ce serpent d'or se tordait aux souples chevilles d'Aristé. Ces jeunes filles sont amies, elles ont le même âge, elles font leur offrande à Cythérée Céleste.

LA CHANSON

La chanson est douce, j'en atteste Pan l'Arcadien, la chanson que tu chantes, ô Zénophila. Et, Pan m'en soit témoin encore, il est doux, le chant de ta lyre.

Où fuirai-je? De toutes parts je vois accourir les amours; les voici qui m'entourent, je ne puis respirer, je suis haletant.

J'adore ta beauté, ta voix, ta grâce... Ah, je t'adore toute, toute. Le feu me brûle.

RIEN DE TROP

Je me croyais aimé, et je me savais beau. Je prenais un air superbe, et je traitais en esclave la douce enfant, qui baissait les yeux avec modestie. Et tout à coup elle relève la tête, le sourcil se fait hautain, et me voilà précipité du trône imaginaire où je m'étais assis. Tout changea, je tombai aux genoux de ma maîtresse, et je criai : « Pardonne-moi! Je suis si jeune! »

« Rien de trop, » a dit le Sage.

LES STATUAIRES

Je voudrais, ô Mélite, qu'on t'élevât un temple. Les mains savantes de Praxitèle, celles de Polyclète, donnaient jadis la vie au marbre. S'ils étaient encore parmi nous, ils rendraient immortelle ta superbe beauté, et ta statue, du moins, serait adorée dans un temple.

L'AMANT DÉLAISSÉ

J'ai froid. Je ne puis dormir dans ce vestibule où me laisse coucher l'injuste Konopion.

Ah, méchante, viennent bientôt des nuits que tu passeras, à ton tour, dans quelque taudis ouvert à tous les vents! Je n'ai jamais éprouvé ta pitié, jamais, pas même en songe! Les voisins me jettent des regards de compassion, et toi, quand je parais, tu chantes, pour me railler. Mais un jour je serai vengé, Konopion, le jour où tes cheveux auront blanchi.

LES CHIENS D'ARGENT

Lune encornée d'or, regarde! Regardez, astres éclatants, vous que l'Océan reçoit dans ses flots!

Aristè aux doux parfums m'a laissé tout seul; elle est partie, et voilà six

jours que je ne puis la trouver, la magicienne. Mais je veux la chercher encore, et je vais lâcher sur sa piste les limiers de Kypris, les chiens d'argent.

LES ACHATS

Va au marché, Dèmètrios, et, chez Amyntas, prends trois loups et dix petites rascasses; prends encore vingt-quatre grosses crevettes : il te les comptera lui-même, puis reviens ici. Chez Thauborios prends six couronnes de roses. Et, en passant, appelle Tryphéra : qu'elle se hâte!

JASON JUSTIFIÉ

Jason eut tort d'accepter le secours de Médée : mieux eût valu pour lui ne pas conquérir la toison d'or. La femme méprisait l'homme qui lui devait sa

gloire; elle le raillait; elle lui rappelait que, sans elle, il ne fût arrivé à rien. Médée, par son orgueil, lassa Jason; il la trompa : et ce n'est pas moi qui puis l'en blâmer.

LES VIOLETTES

LES FLEURS

DÉJA fleurit la blanche violette, avec le narcisse pluvieux et le lys ami des montagnes.

Déjà, chère aux amants, fleur charmante entre les fleurs, rose douce entre les roses, a fleuri Zènophila.

Elle passe. O prairies, vain est l'éclat de vos chevelures, votre sourire lan-

guit. L'enfant est plus belle que les eouronnes aux frais parfums.

L'ÉPOUSE HEUREUSE

Kallirhoè consaere à Kypris sa eouronne, à Pallas une bouele de ses eheveux, à Artémis sa eeinture. Car, près de l'époux qu'elle aimait, elle eut une vie paisible et sage et elle enfanta une raee eourageuse.

LE LIÈVRE

Je rêvais au bord d'un sentier; je vis venir la jeune Glycère. Elle baissait les yeux. Quand elle fut près de moi, je lui dis d'une voix douce : « Salut, Glycère. » Elle me regarde, elle rougit un peu, et elle sourit.

Demain je rêverai au bord du même sentier; Glycère passera et je la salue-

rai. Fais que je sois hardi, Aphrodite, et je te donnerai un petit lièvre dont je connais le gîte, et que j'ai vu souvent courir au clair de lune.

LE BAISER DE NECTAR

Une jeune fille m'a baisé, au soir, de ses lèvres humides. Le baiser était de nectar, car la bouche avait une haleine de nectar, et je suis ivre du baiser, où j'ai bu tout l'amour.

LA FIANCÉE

Je t'apporte, ô fiancée, cette bandelette où brillent des broderies d'or; pares en ta chevelure. Prends cette robe; couvres en tes épaules et ta blanche poitrine : qu'à tous les regards elle cache tes seins, elle convient à une vierge. Mais n'oublie pas la couche nup-

tiale où tu es destinée, songe à la moisson fleurie des enfants. Et, un jour, je te donnerai le bandeau d'argent et le réseau où luisent, en heureux entrelacs, des pierres précieuses.

LES VRAIS AMANTS

Je les ai vus : ils s'aimaient d'un amour vrai. Jamais ils n'étaient las des étreintes ardentes où ils se mêlaient. D'innombrables baisers n'apaisaient point leur soif, et ils semblaient se fondre en un seul être.

Les voici qui échangent leurs vêtements : ne dirait-on pas Achille chez le roi Lycomède, et la chasseresse Artémis, dont la tunique blanche découvre les genoux? Les lèvres s'unissent encore; rien ne calmerait leur fureur amoureuse. Tu aurais moins de peine à séparer deux vignes étroitement enlacées que de pareils amants; leurs bras

sont des branches légères et fortes qui se lient autour de leurs corps.

Trois fois heureux, ô bien-aimée, ceux-là qu'enserrent de tels liens, trois fois heureux! Et nous nous consumons, tous deux, à l'écart l'un de l'autre.

LE TÉMOIGNAGE

Je t'ai tenue dans mes bras, Antigone, j'ai senti ta poitrine contre la mienne, ton sein contre mon sein, j'ai eu tes lèvres sur mes lèvres. Pour le reste, la lampe qui nous éclairait témoignera de ce qu'elle a vu.

LE SONGE

J'ai fait un songe. Kypris avait quitté l'Olympe, elle était entrée dans ma demeure. Elle me disait : « L'honneur que tu me rends m'a touchée, je suis

contente de toi. Choisis : je passerai toute une nuit dans tes bras, et, comme Anchise, tu connaîtras l'ardent baiser d'Aphrodite ; ou, par ma puissance, Philinna qui, parfois, est un peu volage, te sera une maîtresse fidèle. »

Je répondis : « Que Philinna me soit fidèle ! » Elle partit en souriant. Puisse mon songe n'être pas un mensonge !

L'AMANT DISCRET

J'AIMAI, je suppliai, je réussis, je suis aimé. Qui ? Où ? Comment ? Seule, la Déesse le sait.

LA PETITE FIANCÉE

ARTÉMIS, c'est à toi, Déesse virginale, que Timarète, vierge encore, fait des offrandes. Avant les noces, elle te consacre son tambour et sa balle joyeuse,

ainsi que le réseau léger qui retenait sa chevelure.

Prends aussi, ô Déesse, ses poupées, de petites vierges. O fille de Lèto, étends la main sur Timarète, et protège pieusement la pieuse enfant.

LES ROSEAUX DE MIDAS

Ses lèvres roses m'affolent, ses lèvres aux paroles charmantes, à l'haleine, embaumée. Et ses prunelles qui lancent des éclairs! Et ses épais sourcils, lacets qui me tiennent prisonnier! Et ses deux seins si blancs, si gracieux, si frais, ses deux seins plus aimables que les plus tendres fleurs! Mais pourquoi indiquer la proie aux chiens de chasse? Les roseaux de Midas témoignent qu'il est dangereux, trop souvent, de ne pas rester bouche close.

LES AMANTS MYSTÉRIEUX

Dérobons nos baisers aux indiserets, Rhodope ; accomplissons, loin de tous les regards, l'aimable et périlleux service de Kypris. L'amour se plait dans le mystère. Évitons les yeux avides qui nous guettent. Oh, qu'il est doux, le miel qu'on goûte furtivement!

LE COQ

Le petit jour est venu, Khrysilla ; depuis longtemps, déjà, le coq auroral, envieux héraut, chante la gloire des feux célestes. Puisses tu périr, ô le plus odieux des oiseaux! Tu me chasses de la maison où j'aime, et où il faut que j'aille, parmi de beaux parleurs, soutenir des thèses philosophiques dont je ne me soucie guère. Ah, Tithon, tu deviens vieux : comment, si tôt, renvoies-tu la tendre Eôs, ton épouse ?

LES DOUCES ARMES

Quoi? Tu prétends n'avoir pas d'armes? Et qu'est la fraîcheur de tes lèvres? Que sont les roses de tes joues, les feux de tes regards et les chants ailés de ta lyre? Ta beauté s'empare de nos yeux, la grâce de ta voix charme nos oreilles. Nous tous, ô malheureux, tu nous réduis en esclavage.

LES VRILLES DES VIGNES

On vendange les vignes une fois dans l'année, et personne, en coupant la grappe, n'a pour les vrilles de paroles dédaigneuses.

Mais moi j'enlace d'un doux lien tes bras de roses, ô toi qui fais mon souci; je vendange l'amour, sans attendre le printemps ni l'été; tu m'accordes tous mes désirs. Qu'ainsi fleurisse à jamais ta jeunesse, et si, un jour, j'aperçois

quelque ride, vrille sournoise, je ne dirai rien : je t'aime.

L'AMANT TIMIDE

Souvent, à l'aurore naissante, Myrto, s'en vient à la fontaine. Je la guette : j'ai tant de joie à contempler sa grâce agile et sa douceur! Je voudrais bien lui parler, mais je n'ose.

Aujourd'hui, pourtant, je me croyais du courage; j'étais décidé à ne plus me taire. Elle parut. Et l'aurore était si pure, l'onde était si claire, et la vierge si calme, que je n'ai rien dit encore.

A UNE JEUNE FILLE

Tu garderas ta virginité? A quoi bon? Quand tu seras descendue dans l'Hadès, tu ne trouveras pas qui t'aime, ô jeune fille.

C'est chez les vivants qu'on connaît les plaisirs de Kypris : au bord de l'Akhéron, ô vierge, nous ne serons plus que des os et de la cendre.

LES DONS D'AGLAONICE

Aglaonice s'est endormie dans une douce ivresse, aux côtés de Nikagoras. Et à Kypris elle consacre les dépouilles embaumées de ses virginales amours. Voici les sandales, voici les ceintures : la Déesse y verra la trace de luttes gracieuses.

LE CHAGRIN DE PHILAINIS

Pourquoi ce chagrin, Philainis ? Pourquoi ce désordre dans ta chevelure, ce trouble dans tes yeux humides ? As-tu vu ton amant dans les bras d'une autre femme ? Parle : je connaîtrai des

remèdes à ta douleur. Tu pleures, tu ne réponds pas; tu nies maintenant que tu sois malheureuse. Va, c'est en vain : les yeux ne savent pas mentir comme la langue.

LES POMMES

Se dérobant à l'œil inquiet de sa mère, une gracieuse jeune fille m'a donné deux pommes rosées. Furtivement, sans doute, elle avait mêlé aux fruits rougissants le feu magique des amours. Je me sens tout en flammes, et ce ne sont point des seins que je caresse, mais des pommes.

LA BELLE VIERGE

J'ai dit, il y a longtemps déjà, quand les grâces de Tereinè étaient encore enfantines : « Un jour viendra où tous

nous brûlerons pour elle. » On riait alors du devin. Mais voici venu le temps fatal. J'ai senti la blessure.

Que ferai-je? Je la regarde; je m'enflamme; je m'éloigne; je souffre; je supplie; elle est vierge et ne me comprend pas. Je suis malheureux. Je me meurs.

LES MUSES

Les Muses ne sont point ennemies d'Éros; elles l'aiment, et souvent elles le cherchent et le suivent.

L'homme qui dédaigne Érôs est-il chéri des Muses? Non pas : elles l'évitent, et lui refusent leurs leçons harmonieuses; mais elles accourent chez l'amant, dès qu'il veut chanter sa joie ou sa peine.

Salut, filles de Zeus, Déesses aux noms illustres! Venez à ceux qui vous implorent, et qui veulent dire Érôs et ses glorieux mystères.

L'AMANTE PUDIQUE

KHRYSILLA, tu baisses la tête, tu regardes la terre : pourquoi ? Tu joues avec ta ceinture et tu n'oses pas la dénouer ? O trop timide Khrysilla ! La pudeur n'est pas la compagne de Kypris, et, dans tes yeux qui fuient les miens, je vois briller des lueurs amoureuses.

LES FLEURS HEUREUSES

TU me fuis, je ne sais pourquoi. Accepte du moins les fleurs que je t'envoie. O fleurs, j'envie votre destin. Vous vous mêlerez à ses cheveux, vous frôlerez son cou, vous caresserez ses seins. Et puisse-t-elle, enivrée de votre parfum, songer à moi sans colère et permettre enfin que je l'aime.

L'ARCHER CRUEL

Je ne blasphème pas Erôs : il est doux, j'en atteste Kypris elle-même. Mais un archer perfide me frappe de ses traits brûlants, il me décoche flèche sur flèche.

Je tiens l'archer cruel : c'est Erôs ! Le Dieu bon est donc plus méchant que le pire des mortels ! Je me vengerai : serai-je coupable, si je me défends ?

L'ENFANT BATTUE

Il t'a chassée, pauvre petite, il t'a chassée parce qu'il t'a trouvée avec un amant. Il veut nous faire croire qu'il mène une vie chaste, en disciple de Pythagore ! Et te voici qui pleures, et qui déchires ton joli visage, et qui grelottes à la porte de cet insensé ! Mais sèche tes larmes, oublie ton chagrin, mon enfant : nous te trouverons un pro-

tecteur, qui sache ne pas voir et ne pas battre.

LA NAVETTE

Salut, Athéna, grave Déesse. Je viens à toi, moi, l'humble Bittô, et je t'offre cette navette, amie des chansons. J'en tirais un maigre salaire : prends-la.

Je suis veuve. J'ai vécu quatre fois dix ans. Je n'ai guère connu que des plaisirs austères. Il est temps que je pratique les œuvres de Kypris : le désir est plus fort que l'âge.

L'ÉTOILE

Etoile ! O lampe d'or de la chère Aphrodite, gloire de la nuit naissante, prête-moi ta lumière, ô la plus belle des étoiles ! Je ne vais point voler, je ne vais point attaquer les

voyageurs nocturnes. J'aime, et il est juste que tu aides les amoureux.

L'ALOUETTE

Au bord de l'Eurotas, Lêda errait sans voiles; Zeus l'aimait, et, pour être sûr de n'être point repoussé, il vint à elle sous la figure du cygne.

J'aime, on me méprise. Je vais me changer en oiseau. Mais, si le roi des Dieux devient cygne, moi, pauvre mortel, je ne serai sans doute qu'une humble alouette.

LE PRINTEMPS

Demain aimera qui n'a jamais aimé; qui a aimé aimera demain. Le printemps jeune, le printemps sonore renouvelle le monde. Les amants vont par les clairières, les oiseaux chantent leurs

amours, et les arbres boivent avec joie la pluie fèconde. Aphrodite tresse, avec des branches de myrte, des abris de verdure. Demain aimera qui n'a jamais aimé; qui a aimé aimera demain.

LES LYS

LE VAIN SERMENT

Par toi, Déesse de Cythère, j'ai juré que, pendant deux nuits, je ne verrais pas Hèdylion ; je croyais avoir besoin de repos. Tu as ri, je pense : tu sais de quel mal souffre le pauvre homme que je suis.

Non, je ne passerai pas une seconde nuit loin d'elle : que la brise emporte

mon serment! J'aime mieux être impie, ô Déesse, que de mourir de piété.

LA CHEVELURE

Isis, l'humble Pamphilion n'avait ni bracelets ni bagues à t'offrir. Elle t'a consacré sa blonde chevelure. Et tu t'es réjouie, ô Déesse, plus qu'Apollon le jour où Kroisos de Lydie lui envoya des monceaux d'or.

LA VIERGE REBELLE

Ma main frôle des seins aimables, mes lèvres baisent des lèvres enivrantes, je sens en moi toute la fureur amoureuse. Voici que je dévore une gorge argentine, mais je n'ai pu ravir toute la volupté, la vierge me défend la dernière conquête.

Elle partage sa piété entre Aphrodite

et Athéna ; et moi, tout honteux, maintenant, je me lamente, et le feu d'amour me consume.

LA MAIGRE

Divelée est quelque peu maigre, mais elle est aimable et hospitalière, et qui l'étreint est si près de son cœur !

LES ÉPINES BLANCHES

Tes yeux sont d'or, ta joue d'albâtre, et ta bouche est plus aimable qu'une fleur de pourpre ; ton cou est de marbre pur, tes seins resplendissent, et Thétis même envierait tes pieds d'argent clair. Si, dans ta chevelure, luisent quelques fils blancs, qu'importe ? N'est-ce pas au printemps que fleurissent les épines blanches ?

LA VENDANGE

Ecrasons les grappes divines! Bakkhos les fit mûrir aux flancs lumineux des côteaux. Ecrasons les grappes et chantons le Dieu!

Déjà le vin bondit en rouges torrents, et, rapides comme des navires, les coupes s'élancent dans la liqueur écumante. Ecrasons les grappes divines! Ecrasons les grappes et chantons le Dieu!

Buvons le vin, le vin nouveau! Buvons le vin, sans y mêler d'eau attiédie! A nos travaux joyeux sourit l'adorable Rhodanthe : qu'elle est belle, appuyée au bois lourd du pressoir! Dans ses yeux enivrants luit une flamme qui brûle. Voici que les têtes s'égarent : écrasons, écrasons les grappes!

O Bakkhos, ô Kypris, vous régnez sur nous. Mais, ô Bakkhos, tu nous prodigues tes richesses, et toi, Kypris,

tu ne nous donnes que l'espoir et l'illusion. Ecrasons, écrasons les grappes !

L'AMANT DES NYMPHES

Tu veux savoir pourquoi j'aime à errer dans les forêts ? pourquoi je m'assieds souvent au bord des fontaines heureuses ? Je guette les Nymphes aux bras blanes. Elles vivent, elles sont belles, elles sont bonnes : comment se refuseraient-elles au désir ému de celui qui les adore ?

LE JUGE PRUDENT

Rhodope, Mélite, Rhodoclée se disputaient : qui, des trois, avait la plus belle cuisse ? Elles me prirent pour juge, et, comme les illustres Déesses, nues, parfumées de nectar, elles étaient debout devant moi. Et les cuisses pré-

cieuses de Rhodope brillaient comme des roses qu'entr'ouvre le zéphire; celles de Rhodoclée, pareilles à l'albâtre, avaient la ligne délicate d'une statue divine. Mais je savais bien les souffrances qu'endura Pâris, juge imprudent, et, sans tarder, je couronnai les trois Déesses.

LES LYS & LES ROSES

Ne fuis pas, ô jeune fille, à la vue de mes cheveux blancs. Ne dédaigne pas mon amour, ô toi qui as la fraîcheur de la rose. Dans les couronnes, les lys sont beaux auprès des roses.

L'AMANT LASSÉ

Que de fois, ô Thalie, ô fleur, j'ai voulu t'avoir là, près de moi, dans la nuit! Je pensais : « Je m'enivrerai de

son ardent amour, et j'en aurai l'âme toute fleurie ! » Et te voici à mes côtés ; tu abandonnes à mes caresses ta chair si douce, et je me sens fatigué, je suis faible, je succombe à une langueur somnolente. Pourquoi ?

Allons, éveille-toi, garde-toi de lâches conseils, ne cède pas à ta lassitude : c'est l'instant de la joie suprême !

A LA GLOIRE D'EUPHRANTÈ

Je boirais dix coupes à la gloire de Lysidikè ; à la gloire de l'aimable Euphrantè, je n'en boirai qu'une. Tu crois, esclave, que Lysidikè est celle que je préfère : non pas, j'en atteste le doux Bakkhos ! Mais pour moi la seule Euphrantè vaut dix maîtresses : de son éclat la lune efface d'innombrables étoiles.

TIMARION

Comme la glu, Timarion, ton baiser nous captive; comme le feu, tes regards nous brûlent.

LE VASE BIENFAISANT

Verse, ô vase bienfaisant, verse, telle une rosée abondante, la fière liqueur de Bakkhos. Que ta pluie heureuse accompagne les santés qu'on porte aux buveurs! Tais-toi, Zénon, cygne trop sage! Silence, ô Muse de Cléanthe! Nos soins vont à l'enfant Erôs, à l'enfant si doux, si amer!

L'ABEILLE

Ton nom, Mélitta, est le nom de l'abeille, et tu m'aimes comme l'abeille aime les fleurs. Ton baiser sur

mes lèvres laisse la douceur du miel, et pourtant tu me piques au cœur d'un injuste aiguillon.

LA FOUDRE

Que le feu me consume ! Que la neige me glace ! Et, si tu veux, que la foudre me frappe ! Jette-moi dans les abimes de la mer ! Celui que les peines épuisent et qu'Erôs a dompté, celui-là le feu même de Zeus ne peut pas le terrasser.

LES VIEILLARDS

Ami, vois les jeunes filles qui descendent la colline ; elles rient, elles chantent, elles sont heureuses.

Regardons-les passer, nous qui sommes au déclin de l'âge, et réjouissons-nous. Quand les vieillards ont la sagesse

de n'être point moroses, les Dieux, pour les récompenser, mettent sur leur route de belles jeunes filles.

LE SILENCE

Bien-aimée, ce voile laisse transparaître la beauté de ton corps, et pourtant il est, à mes désirs, plus épais qu'un mur d'airain. Jette-le ! Je jetterai aussi mes vêtements. Que rien ne nous sépare, et l'étreinte nous sera plus tendre. Nos poitrines s'unissent et nos lèvres. Silence : je hais les paroles indiscrètes.

L'ÉPÉE

Pourquoi je tire l'épée de la gaine? Ce n'est pas, ô jeune fille, pour commettre un crime que réprouverait Kypris. Mais je veux te montrer qu'Arès,

malgré sa dureté, obéit à la molle Déesse.

J'aime. Cette épée est ma compagne, et dans la lame je me regarde comme dans un miroir. Je me vois beau, aussi beau du moins que me permet Erôs. Et si tu m'oublies, toi, je me plongerai l'épée dans le cœur.

L'HORRIBLE VIEILLE

Cette vieille a vécu trois fois l'âge d'une Corneille; pour nous narguer, je crois, la mort lui accorde sans cesse de nouveaux répits. Elle est farouche, rien ne peut l'attendrir. Elle dédaigne l'or; qu'on lui tende une coupe immense, pleine du vin le plus pur, elle la repoussera. Sa vigilance n'est jamais en défaut. Ma bien-aimée essaie-t-elle de me lancer un coup d'œil furtif? La méchante vieille bondit et elle accable de soufflets la pauvre enfant. Cruelle audace! Voici le

doux visage tout rouge. La tendre enfant gémit et pleure ; la dure vieille siffle et rit.

Si vraiment tu as aimé Adonis, ô Perséphone, aie pitié de nos soucis, guéris-nous de nos sombres chagrins, délivre-nous de la vieille féroce.

L'HEUREUX SONGE

O SONGE ! heureux songe !

Qui ne voudrait être aimé de la belle Sthénélaïs ? Mais elle n'ouvre pas sa porte au premier venu. Pour l'attendrir, il faut avoir la main dorée. Et cependant, sans donner une obole, je l'ai tenue dans mes bras toute la nuit. Jusqu'à la douce aurore, tendrement, elle m'a prodigué ses charmes.

Ce n'était qu'un songe : qu'importe ! Je n'irai plus implorer la cruelle, je ne gémirai plus sur mon pauvre destin. Pour que tu sois mon amante docile,

Sthénélaïs, je n'ai qu'à dormir, je n'ai qu'à rêver.

LA COURONNE

Je t'envoie, Rhodoelée, cette couronne que j'ai tressée de mes mains. Elle est faite de belles fleurs. Il y a un lys, une rose entr'ouverte, une anémone humide, un souple narcisse et une violette au sombre éclat. Pare-toi de la couronne et laisse ton orgueil. Comme elle, tu fleuris ; comme elle, tu te faneras.

LE POTIER

Fais tourner ta roue, ô potier. Je donnerai un vase gracieux à la cruelle enfant qui ne veut pas comprendre le trouble de mes regards, et, pour qu'il soit un messager discret, un peintre

habile y figurera Erôs et, sortant des flots purs, la royale Aphrodite.

L'AMANT EMBARRASSÉ

J'étais un jour seul entre deux femmes : je désirais l'une et je plaisais à l'autre. L'amoureuse m'attirait vers ses baisers; et moi, comme un voleur, d'une lèvre discrète, j'embrassais l'aimée; je voulais tromper la jalousie de la voisine dont je craignais le reproche et le cri dénonciateur, fatal à mon amour. Et je dis en soupirant : « Il m'est pénible d'être aimé comme d'aimer, à moi qui risque un double châtiment. »

LES LARMES DE LAÏS

Il est doux, ami, le sourire de Laïs; elles sont douces aussi, les larmes qui tombent de ses paupières tendrement

émues. Hier, elle gémissait sans raison, elle penchait la tête sur mon épaule et l'y appuyait. A la pleureuse, je donnai un baiser; et, comme d'une source de rosée, les larmes glissaient vers ses lèvres unies aux miennes. Et comme je lui demandais : « Pourquoi verses-tu ces larmes ? » elle me répondit : « Je crains que tu ne m'abandonnes : vous êtes tous des parjures. »

L'AMANT OUTRAGÉ

NUIT, tu n'es pas aveugle, tu vois l'outrage qu'on me fait. La fille de Nikô, Pythias, m'avait dit : « Je t'attendrai ce soir, ne manque pas de venir. » Je suis venu, et la fraudeuse me refuse sa porte.

Qu'elle souffre bientôt comme je souffre ! Elle gémira devant ma porte, que je ne lui ouvrirai pas.

LA BELLE CABARETIÈRE

Ton cabaret est le temple d'Aphrodite. Ta robe de lin a la même grâce que la robe d'Isis. Tes yeux brillent comme les yeux d'Hèra. Le vin que tu verses a le parfum d'une fleur, et tes doigts d'où jaillit la coupe semblent le calice d'où s'élance la corolle de la rose.

Bois la première, puis tends-moi la coupe et je la viderai.

Ce vin est devenu plus doux que le nectar, et je crois boire des baisers.

LE MOUSTIQUE

Vole, moustique, vole, messager rapide ; effleure les oreilles de Zènophila, et murmure à la bien-aimée : « Il ne dort pas, il t'attend, et toi, tu oublies celui qui t'aime, et tu dors ! » Eia, vole, ami des Muses, vole, vole !

Mais parle doucement, garde-toi d'é-

veiller l'amant qui est auprès d'elle, n'attire pas sur moi de jalouses fureurs. Et si tu m'amènes l'enfant, ô moustique, je te ceindrai avec la peau de lion, et, dans ta petite main, je mettrai la massue.

LES LARMES VAINES

Non, Philainis, tes larmes ne me persuaderont pas : je ne me laisserai point tromper. Tu me préfères à tous tes amants quand je suis près de toi ; mais qu'un autre me succède, c'est lui que tu préfères à tous.

L'AMANT SANS FIERTÉ

Galatée m'a jeté la porte au visage, hier soir, et elle m'a crié des paroles d'injure. Une injure brise l'amour.

Ce mot court, mais il n'est pas juste : une injure excite la fureur amoureuse.

J'avais juré de rester loin d'elle toute une année. Ah, grands Dieux! ce matin, je suis allé la trouver, et j'ai imploré mon pardon.

LE POÈTE GRAVE

Tu vas rythmant des vers pompeux à la gloire de Médée ou de Lèda, et tu n'as pour moi que des paroles et des regards dédaigneux. Un poète, à ta guise, doit fuir l'amour des mortelles, et l'on ne dit point qu'Homère, qui chanta Hélène et Circé, ait jamais eu de maîtresses.

Peut-être, ô noble ami des Muses; mais oublies-tu que le divin Homère était aveugle?

LES ROSES

ÉLOGE DE LA ROSE

Effeuillons dans le vin la rose amoureuse, et, couronnés de douces roses, buvons et rions.

Rose, fleur charmante entre toutes les fleurs, rose, délice du printemps, rose, volupté des Dieux, toi que l'enfant Erôs met à son front, quand il va jouer avec les Kharites, c'est toi qui m'eni-

vres, ô rose! Et je chanterai Dionysos, tandis qu'une vierge au beau sein, la chevelure mêlée de roses, conduira la danse joyeuse.

LA COURONNE DE ROSES

Prends cette couronne de roses, douce bien-aimée, mais ne crois pas qu'elle te fasse une parure : c'est ta jeune beauté qui en va rehausser la splendeur.

APHRODITE AU BAIN

Que vois-je, grands Dieux! Quelle est cette beauté? Je ne me trompe pas, c'est Aphrodite elle-même. Pardonne-moi, Déesse : tu daignes te baigner dans cet humble ruisseau. Qui l'eût pu croire? Laisse-moi admirer ta grande chevelure et la splendeur céleste de ton corps. Sois indulgente et ne t'irrite pas

eontre mes yeux, qui sont tout éblouis de t'avoir eontemplée. Tu veux bien me sourire. Quoi ? Tu me tends les bras et ton rire éclate gaiement. Ah, quelle était mon erreur ! Ce n'est pas Kypris que j'ai devant moi, e'est la bien-aimée, e'est Rhodoelée. O fleur merveilleuse, en toi aujourd'hui s'est révélée la Déesse.

LA ROSE

Plût aux Dieux que je fusse une rose pourprée ; tes mains me eueilleraient, et tu me ferais la grâee de me mettre entre tes seins de neige.

FLORE

O pieds, ô jambes, ô euisses adorables ! Lèvres, hanehes, épaules, seins, nuque délicate, mains, yeux char-

mants qui m'affolez! O gestes gracieux, ô merveilleux baisers! O murmures qui me remuez!

Flore est née aux pays barbares, elle ne chante pas les vers de Sapphô, mais Persée jadis a aimé l'Indienne Andromède.

LES ROSES DE SAPPHÔ

Sapphô, bien-aimée, tu aimes les roses : je t'en apporte une guirlande, et je vois tes chers yeux qui pleurent.

— Les roses de la guirlande seront flétries demain. Les roses des jardins passeront avec l'été. Où sera ma splendeur, dans le soir de la vie?

— La fleur de ta grâce ne périra jamais : dans tes regards, sur tes joues, l'automne de ta beauté rira comme un printemps. »

LES KHARITES

La rose aurore naît dans les jardins heureux du eiel ; lève-toi, bien-aimée : tu es plus brillante qu'Aglaia la brillante.

Vois, les prés nous sourient : que tes mains claires y eueillent toutes les fleurs, ô toi qui fleuris eomme Thalia la fleurie.

Eeoute : les bois et les fontaines chantent, et te voiei qui ehantes, plus joyeuse qu'Euphrosyne la joyeuse.

O bien-aimée, j'adore en toi les trois Kharites.

LA JOUEUSE DE CITHARE

Ariane, ma bien-aimée, prends ta cithare : le pleetre d'ivoire a touché les eordes légères, et il me semble entendre l'aimable Terpsiehore. Tu veux t'essayer au halètement tragique ? Ah !

je frissonne : c'est la vie même de Melpomène. Si Kypris luttait avec toi pour la beauté, elle serait vaincue ; Pâris révoquerait le jugement d'autrefois. Mais, par prudence, je dois me taire : Dionysos peut-être est aux écoutes, et il voudrait te ravir, Ariane.

LA MARCHANDE DE ROSES

Tu tiens des roses et tu as la grâce des roses ; mais que vends-tu ? toi ? les roses ? ou encore toi et les roses ?

LE BUVEUR

Sous de tendres myrtes et de frais lotos, je veux boire à loisir. Erôs même nouera sa tunique à son cou, et me versera le vin qui enivre.

La vie ailée s'enfuit comme la roue d'un char, et, un jour, nos os se résou-

dront en un peu de poussière. Pourquoi parfumer une pierre ? Pourquoi verser sur la terre de vaines libations ? Parfume-moi plutôt, tant que je suis vivant, couronne-moi de roses, et appelle-moi mon amie.

LE BAISER D'EUROPE

Le baiser d'Europe est doux, même s'il ne fait qu'effleurer la lèvre ; mais quand, ardente, elle te prend la bouche, elle aspire toute ton âme.

LES ROSES BIENFAISANTES

Sur ton corps aimé, fleur brûlante, perlait la rosée de la fièvre. J'allai cueillir de fraîches roses, et, doucement, je t'en couvris. Les roses ont bu la rosée méchante, et je te vois revivre, ô fleur, ô fleur claire, ô fleur souriante.

LA FLEUR D'ERÔS

Oui, la rose est la fleur d'Erôs; comme lui, elle est douce et belle. Erôs a des flèches et la rose des épines, et, comme les ailes d'Erôs, les feuilles de la rose palpitent dans le vent. Viens, amie, mêle des roses à ta chevelure, et adorons le tendre Erôs.

LA SOURCE CHAUDE

Erôs, las, aperçut un bouquet de platanes. Il voulut s'y reposer. Des nymphes jouaient sous les arbres. Le Dieu leur confia sa torche, et, tout souriant, s'endormit.

Là, jaillissait une source ombreuse. « Vite, pensèrent les nymphes, profitons du moment. Eteignons la torche, et, avec elle, s'éteindra la flamme qui brûle les tristes mortels. »

Mais l'onde où elles plongèrent la

torche devint bouillante, et maintenant les Nymphes qu'a vaincues Erôs montrent aux passants une source chaude.

LES PARURES

PRENDS ces roses, et porte-les à la maîtresse qui s'amuse à me tourmenter; qu'elle en orne sa chevelure. Souvent je lui ai donné de l'or et des pierreries; les pierreries et l'or étaient durs; puissent aujourd'hui les roses tendres l'attendrir.

L'INSOMNIE

Myrtis, mon adorée, viendras-tu? Je t'appelle. Dans mon lit solitaire, je me tourne, je me retourne. Je cherche le sommeil et le sommeil me fuit.

Myrtis, mon adorée, viendras-tu? Je t'appelle. Je n'aurai de repos que si tu

veux m'entendre. Accours, accours. Ne m'abandonne pas.

Myrtis, mon adorée, viendras-tu ? Je t'appelle.

LE VIN

Je ne bois guère de vin, mais tu peux m'enivrer. Porte cette coupe à la bouche que j'adore, puis tends-la moi. Elle garde le parfum de tes lèvres, et je m'enivrerai du baiser que tu lui donnes.

ERÔS CAPTIF

Oui, par Kypris ! je brûlerai, Erôs, ton arc et ton carquois avec les flèches dont il est plein : je brûlerai tout, oui, je l'affirme. Pourquoi ce rire suffisant ? Pourquoi cet air de raillerie ? Bientôt, mon bel ami, tu feras la grimace. Je couperai tes ailes folles, je

serrerai dans des entraves d'airain tes pieds méchants. Mais que vaudra ma victoire ? Tu seras dans ma demeure, au joug, tout près de moi : un lynx vivra parmi des chèvres. Va-t-en, je sens qu'on ne peut te vaincre, prends des talonnières agiles, et ouvre vers d'autres malheureux tes ailes rapides.

LA VIE JOYEUSE

Qu'il neige, qu'il grêle, qu'il tonne, je mènerai toujours la même vie. Je ne crains pas la nuit; le ciel peut s'empourprer de nuages flamboyants, je marcherai dans le chemin de la joie. La mort seule arrêtera ma course. C'est un Dieu qui m'entraîne, le Dieu qui fut ton maître, Zeus, quand, changé en pluie d'or, tu pénétras dans une chambre d'airain.

MYRILLA

APHRODITE, reine des Déesses, Erôs, maître des hommes, je veux chanter pour vous des hymnes innombrables!

Jeune homme, la jeune fille approche: regarde-la. Aphrodite, Erôs, soyez-leur favorables.

Stratoklès, admire la beauté de Myrilla; ne la laisse pas fuir. La rose est la reine des fleurs, Myrilla est la rose des vierges. Que la rose Myrilla brille dans ton jardin!

ERÔS PIQUÉ

DANS une rose s'était cachée une abeille. Erôs s'approcha de la fleur: il voulait la cueillir; brusquement s'échappa l'abeille, et elle piqua le doigt du petit Dieu.

La main douloureuse, il vola vers la

belle Cythérée. Il criait : « Mère, je suis perdu, je suis mort. Un serpent ailé m'a mordu : il était, je crois, de ceux que les laboureurs nomment abeilles. »

Et Cythérée se mit à rire, et répondit : « Si l'aiguillon de l'abeille est d'une telle cruauté, que diras-tu des souffrances qu'inflige la piqûre de tes flèches ? ».

MAIONIS

O douce Maionis, j'adore ta beauté.

Un jour Hèra se promenait avec Pallas. Et toutes deux songeaient à l'heure ancienne où le berger Pâris leur refusa le prix de la beauté.

O douce Maionis, j'adore ta beauté.

Elles t'aperçurent, et aussitôt se voilèrent la face. « Cachons-nous, disaient-elles : si le berger revenait, il nous refuserait encore le prix de la beauté. »

O douce Maionis, j'adore ta beauté.

LES YEUX TENDRES

O toi qui es belle comme la rose, que ferais-tu de voiles brillants et de bandelettes précieuses ? Les perles sont moins claires que ta chair, l'or serait terne mêlé à tes cheveux. Tes lèvres ont le frais sourire de l'aurore; Aphrodite elle-même admire la grâce de tes seins harmonieux. Je t'aime, ta beauté me dompte, et je sais que je n'aurai point à souffrir : tes yeux tendres me rassurent, tes yeux où vit l'espérance, si douce.

LA TRISTESSE DE LA ROSE

Verse, et répète encore : « A Hèliodora ! » Que son doux nom vole autour de la coupe! Mets à mon front cette couronne parfumée; je la portais hier, et, sans doute, elle a gardé le souvenir de la bien-aimée. Mais voici que

pleure la rose, la rose, claire amie des amants : ce n'est plus sur mon cœur qu'elle voit Hèliodora.

LES CHARBONS

Par sa grâce fleurie Didyme m'a charmé. Malheureux! Quand je vois sa beauté, je fonds comme la cire au feu. Sa chair est trop brune; qu'importe? Les charbons sont noirs, et, quand nous les enflammons, ils brillent comme la corolle des roses.

LE VIEUX BUVEUR

Je suis vieux, c'est vrai, mais je bois mieux que les jeunes, et, s'il faut danser, je tiens, pareil à Silène, le milieu de la danse. Pour sceptre, je brandis une outre : qu'ai-je besoin d'un bâton? Qui aime la guerre aille se bat-

tre? Pour moi, je veux, enfant, que tu m'apportes une coupe, une coupe pleine d'un vin plus doux que le miel. Je suis vieux, c'est vrai, mais je bois mieux que les jeunes.

LA SAISON DE LA JOIE

Viens, Prodikè, prenons ces couronnes de roses. Voici de larges coupes; emplissons-les d'un vin heureux. Buvons, chantons, rions : courte est la saison de la joie. La vieillesse nous guette, qui nous rendra moroses, puis, un jour, passera la mort.

LES BÊTES MÉCHANTES

Moustiques au sifflement aigu, buveurs impurs de sang humain, ô fauves ailés de la nuit, souffrez, je vous conjure, que ma Zènophila dorme un

sommeil tranquille : voici ma chair à dévorer.

Mais je vous fais de vaines prières : à votre cruauté il faut la joie de blesser un corps délicat.

Pourtant, bêtes méchantes, contenez votre audace, ou vous allez connaître toute la force de mes mains jalouses.

LE SERVITEUR D'ERÔS

On me reproche d'être un serviteur d'Erôs, et, au cours de mes promenades, d'aiguiser mes yeux pour blesser la proie, de les engluer pour la retenir. On oublie donc que Zeus, et Hadès, et le Dieu qui gouverne la mer furent esclaves des désirs violents? En homme plein de piété, je me règle sur l'exemple des Dieux : quelle est ma faute?

L'IMPRUDENTE

Quoi? On t'a chassée, toute nue? On t'a battue? Pour agir de la sorte, il faut avoir une âme de pierre, il faut être aveugle!

— Il entra dans ma chambre... je ne l'attendais pas... j'étais avec un autre amant... il prit un bâton...

— La belle raison! Tu suis la règle, mon enfant, toutes font de même. Mais tu fus imprudente. Écoute mon conseil : désormais, quand, en son absence, tu recevras un ami, mets un coin sous la porte du vestibule. »

LES IRIS

LES BAISERS

J'ai connu vos baisers, Galatée, Doris, Dèmô. Les tiens, Galatée, sont longs et sonores : qu'importe ? Les baisers valent-ils par le bruit ? Tes lèvres, ô Doris, sont rudes, elles mordent, et, quelques nuits, je t'ai aimée. Mais tu es venue, langoureuse Dèmô, et j'ai connu le doux miel de ta bouche, aussi fraîche que la

rosée. Tu es, ô Dèmô, ma tendre maîtresse : qui pourrait m'arracher à toi?

LE PARFUM

Reçois ce parfum, douce amie, ô toi qui es le parfum de ma vie : au parfum j'offre le parfum, comme à Bakkhos on offre la liqueur de Bakkhos.

MÉLITE

Tu as les yeux d'Hèra, Mélite; tes mains sont les mains d'Athéna; tes seins sont frais comme les seins d'Aphrodite, et tes pieds sont plus blancs que les pieds de Thétis. Tu me regardes, ô bonheur! Tu me parles, ô joie! Tu m'embrasses, me voici demi-dieu! Tu m'épouses, je deviens Dieu!

LA SERVANTE DISCRÈTE

PHILAINIS, servante fidèle, enivre d'huile parfumée cette lampe, silencieuse confidente des secrets amoureux.

C'est bien. Sors maintenant, et n'oublie pas de fermer le battant de la porte: Erôs protège les esclaves discrètes.

Et toi, Xanthô, viens dans mes bras: je suis prêt, je t'aime, aime-moi.

LE TRAÎTRE

JE cherche Erôs, le traître Erôs : ce matin même il a fui ma demeure. Vous qui passez, l'avez-vous vu? C'est un enfant à l'œil subtil, au sourire moqueur; il parle avec adresse, il est vif, léger, audacieux; il a des ailes, et il porte un carquois. De qui est-il né? On l'ignore : le ciel, la terre ni la mer ne l'ont enfanté, et, où qu'on aille, tous le haïssent. Défiez-vous de lui, tenez-vous

à l'abri de ses flèches! Mais le voici, il est là, près de moi. Oui, c'est toi, petit archer : tu te caches dans les yeux de Zènophila.

L'AMOUR VENDU

Qu'il soit vendu! Il dort encore sur le sein de sa mère : qu'importe? Il faut qu'il soit vendu! Pourquoi nourrir cet enfant audacieux? Il a des ailes, ses ongles font déjà d'âpres égratignures, il est capricieux, il pleure, et, tout à coup, se met à rire; il est têtu, il est bavard, il est indiscret, il est sauvage; sa mère même ne réussit pas à l'apprivoiser : c'est un monstre. Donc il sera vendu.

Y a-t-il ici quelque marchand qui veuille acheter un enfant? Il sera le bienvenu, s'il s'embarque surtout pour un pays lointain.

Mais voici que l'enfant supplie, et

vois, il a des larmes. Va, je ne te vends pas encore; prends courage. Sois le compagnon de Zénophila.

LA FAVEUR DE KYPRIS

Douce est la neige au voyageur qui a soif en été, douce est la brise du printemps aux matelots las de l'hiver, mais plus douce est encore la faveur de Kypris à deux amants qui furent séparés de longs jours.

LE BAIN

Entrez, les jeunes amoureuses! D'ici vous sortirez plus charmantes et plus fraîches. Tu es mariée, ô jeune femme? Après le bain, tu plairas mieux à ton époux. Tu es vierge encore, ô jeune fille? Tout chargés de présents dorés, les riches prétendants chercheront à

t'arracher de la demeure paternelle. Et toi, qui fais métier de tes charmes, tu verras les amants se presser en foule à ta porte. Entrez, jeunes amoureuses !

LE CARQUOIS VIDE

Ne craignez plus qu'Erôs vous blesse : il m'a percé de toutes les flèches de son carquois. Ne craignez plus qu'il vous effleure de son aile légère : le petit Dieu qui m'a vaincu me tient sous ses pieds cruels, et il reste là, droit, implacable, les deux ailes coupées.

ERÔS

Faut-il nous étonner que le terrible Erôs lance des flèches de feu, et qu'en ses yeux hardis rie une flamme aiguë? Sa mère est l'amante d'Arès et l'épouse d'Héphaistos. De ses lèvres

souvent s'échappent des cris pleins d'amertume : la mère de sa mère, Thalassa, n'a-t-elle pas, sous le fouet des vents, des gémissements âpres ? Comme Héphaistos, il brûle ; comme Arès, il agite des traits sanglants ; comme les flots, il tremble de colère. Quant à son père, nul ne le connait : que lui doit-il ?

L'AMOUREUX ARDENT

Dis-moi, Pythias, ta maîtresse est-elle seule ?

— Qu'en sais-je ?

— Si quelque amant est auprès d'elle, je m'en irai. Sinon, sois bonne, ô Pythias, laisse-moi entrer.

— Qui donc es-tu, toi qui m'implores, et que dirai-je à ma maîtresse ?

— Va, tu diras à ta maîtresse qu'un homme ivre, un homme aveugle est là qui la demande.

— Un homme aveugle ! un homme

ivre! Tu as su pourtant trouver notre demeure.

— C'est la main sûre d'Erôs qui m'a conduit. »

L'OFFRANDE A KYPRIS

Vois Boidion la joueuse de flûte, vois Pythias, ô reine Kypris. Jadis elles furent aimées : elles te consacrent leurs ceintures et leurs colliers. O marchands, ô marins, vos bourses n'ignorent point d'où viennent les ceintures, d'où viennent les colliers.

LES TRESSES BLONDES

Un réseau d'or enlace-t-il ta chevelure? Je t'admire et t'adore, ô noble image de la superbe Rhéa. Tes cheveux blonds sont-ils épars sur tes épaules? Je sens ma raison qui s'enfuit, ô tendre

image de la claire Cythérée. Caches-tu sous des voiles blancs tes longues tresses? Une flamme pure me pénètre tout entier, ô grave image de la pieuse Hestia.

BAKKHOS

Je me suis armé contre Erôs : j'ai pris la raison pour cuirasse. Il ne me vaincra pas; je le combattrai seul à seul; mortel, je saurai lutter contre un immortel.

Mais si Bakkhos vient à son secours, seul contre deux, que vaudrai-je?

LA PUISSANTE APHRODITE

O Rhodope orgueilleuse, tu cèdes enfin à la grande Aphrodite. Tu as perdu ton arrogance et ta fierté. Tu m'as ouvert tes bras, j'ai connu tes

étreintes. Me voici ton esclave, et je ne pleure pas l'ancienne liberté : qu'ils sont heureux, les amants, quand ils confondent leurs âmes et leurs corps dans l'enivrant amour.

LE VANITEUX

Tu peux compter toutes les feuilles des arbres? tous les flots de la mer? Tu es donc capable de trouver le nombre de mes amantes. J'ai vingt maîtresses dans Athènes... Vingt? Non pas; j'en oubliais quinze. A Corinthe... Ah, qu'elles sont belles, les jeunes Corinthiennes! Combien en ai-je aimé? Je ne saurais le dire. A Lesbos, à Rhodes, en Ionie, en Carie, deux mille femmes au moins se sont données à moi... Tu es étonné? Et je ne t'ai rien dit encore de la Syrie ni de la Crète, dont Erôs gouverne les villes. En Bactriane même, j'ai laissé des amoureuses, et, jusque

dans l'Inde, j'en connais qui me gardent un tendre souvenir.

A SÉLÈNÈ

O Déesse à la double corne, compagne aimable de la nuit, brille, Sélènè, que tes rayons se glissent dans notre chambre; éclaire la douce Kallistion : une immortelle regarde sans jalousie les jeux de ceux qui s'aiment. Tu comprends le bonheur de ma belle et le mien. Endymion n'a-t-il pas enflammé ton âme?

LE CISELEUR

Adroit ami, ciselle-moi une coupe printanière. Qu'on n'y voie point de sacrifices aux rites cruels, mais les festins que nous aimons. Voici les Heures, les mains pleines de roses voluptueuses;

voici le joyeux fils de Zeus, Bakkhos, et Kypris, qui mène les hyménées. Voici encore Erôs sans armes et les Kharites rieuses, sous une vigne aux beaux fruits.

LES YEUX COUPABLES

Omes yeux, intrépides buveurs de la pure beauté, vous enivrera-t-il toujours, le cruel nectar d'Erôs? Fuyons, fuyons au loin, dans une retraite tranquille, où je ferai de sobres libations à Kypris apaisée. Et si, là encore, Erôs vient, pareil à un taon, me piquer, humectez-vous de larmes glacées, ô mes yeux, souffrez à jamais la peine que vous aurez méritée : car c'est par vous que j'ai connu ces êtres charmants qui, sans cesse, me jettent dans des bûchers furieux.

LE CHEVEU DE DORIS

Doris arracha un cheveu de sa crinière dorée, et, comme à un prisonnier de guerre, m'en lia les mains. D'abord je ne fis que rire; je pensais rompre facilement le lien de l'aimable Doris. Mais je n'en eus pas la force, et je me lamentai : j'étais dans des chaînes d'indestructible airain. Et maintenant, trois fois malheureux, je suis attaché à ce cheveu, et je vais partout où ma maîtresse me traîne.

KHARIKLO

Tes yeux sont lourds de désir, Khariklo, ta chevelure est en désordre, et l'éclat de ta joue rosée est terni d'une blanche pâleur; tu sembles lasse.

Si les jeux de la nuit t'ont mise en pareil point, qu'il est heureux, celui qui t'a tenue dans ses bras! Mais si, au

contraire, ton ardeur n'est point assouvie, si le brûlant Erôs ne t'a point exaucée, viens à moi! Je suis prêt à calmer ton inquiétude amoureuse.

PÉNÉLOPE

Tu reviens des pays lointains. Tu as vu l'Arabie poudreuse et l'Inde où les femmes dansent nues. Et tu n'as plus de regards pour l'amie anxieuse qui t'attendait au foyer fidèle.

Ah, maudits soient les voyages! Et pourtant Odysseus, dans les bras de Circé, songeait encore à la douce Pénélope.

CONSEILS

N'écoute pas ta mère, Philouménè; quand je serai parti, quand j'aurai mis le pied hors de la ville, n'écoute

pas les railleurs, moque-toi d'eux, et sois plus adroite que moi. Toute pierre est bonne à remuer. Nourris-toi bien. Écris-moi sur quel heureux rivage tu mènes une agréable vie. Tâche de ne pas t'enivrer. Pense à ton loyer, quand tu auras de l'argent en trop, et n'oublie pas de m'envoyer un manteau. Si ton ventre, un jour, s'arrondit, accouche, oui, accouche; ne t'inquiète pas : l'enfant trouvera toujours un père.

ERÔS & LE CHASSEUR

Un jeune chasseur vit Erôs qui, pour se reposer, s'était assis sur la branche d'un arbre. Il prit le Dieu ailé pour un grand oiseau, et il voulut s'emparer de lui; mais Erôs déjoua toutes les ruses du chasseur.

Le jeune homme, irrité, alla vers un vieux laboureur, et il lui montra l'oiseau subtil qui s'enfuyait. Le vieillard

eut un sourire, et il dit : « Ne poursuis point cet oiseau-là, ami. Il est méchant. Puisses-tu ne jamais le prendre! Tant qu'il te fuira, tu seras heureux; mais crains qu'un jour il ne vienne à toi, de lui-même, et, brusquement, ne te tombe sur la tête. »

L'AMANTE MALADROITE

Tu me souris, tu me fais des signes amicaux, tu me murmures de petits mots d'amour : va, tes manœuvres sont inutiles. J'ai juré, j'ai juré sur trois pierres de ne jamais te regarder avec des yeux de miel : tu n'es qu'une enfant mal instruite, et tu ignores les adresses qui font charmantes les heures amoureuses. Tu peux m'envoyer des baisers : ils seront perdus. Tu peux siffloter : ce sera pour toi-même. Tes lèvres ne se joindront pas aux miennes. J'ai d'autres amies qui m'attendent, et qui savent,

elles, comment on sert la brûlante Aphrodite.

LES BAISERS DE SAPPHÔ

Langoureux sont les baisers de Sapphô, langoureuses les étreintes de ses bras blanes, langoureux est son corps charmant, mais son âme est dure comme le fer. Ses lèvres chantent des paroles d'amour, mais à qui s'est-elle donnée toute?

Ah, Sapphô, cruelle Sapphô, qui pourrait vivre auprès de toi supporterait sans peine le supplice de Tantale.

LE SERMENT D'ARSINOÉ

Nous avions fait à Erôs le même serment : j'avais juré à Arsinoé une éternelle tendresse; elle m'avait juré de m'être toujours fidèle. Mais, pour

Arsinoé, que valent les serments? Je lui garde un ardent amour, et elle, la menteuse, eourt d'aventure en aventure. Les Dieux sont peu jaloux de montrer leur pouvoir.

LES CHANSONS D'ERÔS

Je dormais. Kypris m'apparut; l'enfant Erôs la suivait, et elle me dit : « Bouvier, voiei Erôs, apprends-lui à ehanter. »

Elle disparut, et moi, je voulus lui obéir.

J'enseignais à Erôs mes ehansons de bouvier; je lui disais quelle flûte Pan inventa jadis et quelle autre Athèna; je lui eontais eomment, d'une éeaille de tortue, Hermès fit la lyre, et, pour lui, je ehantais la gloire d'Apollon eitharède. Mais il ne m'écoutait guère. Il se mit à chanter, et il m'enseignait les amours des hommes et les amours des

Dieux, et il donnait des louanges à sa mère.

Et j'oubliai les chansons que j'avais dites à Erôs, et je me souviendrai toujours des chansons que m'a dites Erôs.

L'ORGUEIL DE RHODOPE

Rhodope est fière de sa beauté. Si je lui dis en souriant : « Salut, Rhodope! » elle me jette un regard hautain. Si je suspends des couronnes à sa porte, elle les arrache et les foule de ses pieds orgueilleux. Accours, vieillesse impitoyable! Flétrissez son visage, ô rides! Vous abattrez la superbe de Rhodope.

LES JEUX DE BAKKHOS

Vers les pressoirs, sur leurs épaules, les hommes et les vierges portent les grappes noires. Et voici que le vin

jaillit, tandis que vers le Dieu monte un hymne enivré : on est joyeux de voir Bakkhos qui frémit et rit dans les cuves. Le vieillard boit; il danse d'un pied mal affermi, et ses cheveux blancs s'agitent. Le jeune homme voit la jeune fille; il la cherche sous l'épais feuillage, il la supplie de devancer les noces; et, si les paroles restent vaines, il saura la prendre de force : quelquefois les jeux de Bakkhos sont violents.

LES HYACINTHES

A LA NUIT

NUIT, mère des Dieux, je t'implore. Aecorde-moi une faveur, une seule. Nuit saerée, Nuit aimable, Nuit propiee aux amants, si jamais un rival brûlait pour la beauté de eelle qui m'a pris le sommeil, s'il allait étreindre la divine Hèliodora, fais que la lampe s'éteigne, et fais que le méchant, sans foree,

tombe endormi aux bras de l'infidèle, comme autrefois Endymion aux bras d'Artémis.

L'AUTOMNE

Que ces rides, Philinna, sont douces à ton front! Je les aime plus que la fraîcheur d'un jeune visage. Mes mains caressent tes seins alourdis déjà, tes seins pareils à des roses épanouies et qui sont plus beaux que des seins rigides, durs comme des fleurs en boutons. L'automne a des charmes que n'a pas le printemps, et, l'hiver, le soleil éblouit plus que l'été.

L'ADIEU

Adieu! Mot que je devrais, que je voudrais te dire, mot que retiennent mes lèvres! Et je reste près de toi:

je ne puis m'éloigner, j'en aurais une souffrance terrible. A la seule pensée de partir, je crois errer dans l'horrible nuit de l'Akhéron. Tu m'éclaires d'une lumière pareille à la lumière du jour; mais la lumière est silencieuse, et toi, tu me charmes de murmures légers, plus doux que le chant des Sirènes, et qui éveillent toutes les espérances.

L'IMPRUDENT

J'avais juré de rester loin de toi jusqu'à la douzième aurore. Mais, grands Dieux! dès le lendemain, je crus ne t'avoir pas vue depuis plus de douze lunes. Supplie les Dieux, amie, de ne pas me compter au nombre des parjures. Dis-leur que le crime eût été de tenir un serment injurieux. Que tes caresses apaisent mes remords, ô bien-aimée, et me sauvent du fouet vengeur que tiennent les immortels.

LA VAINE ATTENTE

Kléophantis ne vient pas, et déjà la lampe baisse pour la troisième fois ; lentement elle va s'éteindre.

Ah, si la flamme qui m'embrase pouvait s'éteindre comme celle de la lampe ! Si je pouvais goûter un peu de repos, moi que les désirs privent de tout sommeil !

Combien de fois la méchante a-t-elle attesté Kypris qu'elle viendrait ce soir ! Mais elle ne se soucie pas des hommes ni des Dieux !

LA FLÈCHE D'ERÔS

L'époux de Kypris, dans les forges lemniennes, forgeait des flèches pour Erôs. Kypris les trempait dans un miel délicat, mais Erôs les plongeait dans du fiel.

Un jour, Arès entra dans la forge ; il

portait une lance terrible, et il rit de la flèche d'Erôs. « Prends, dit Erôs, et tu verras que ma flèche n'est pas si légère. » Arès prit la flèche ; Kypris eut un sourire. Arès s'écria : « Qu'elle est lourde, ta flèche ! Reprends-la ! » Mais Erôs répondit : « Non, Arès, garde-la ! »

LES YEUX

Je t'aime toute. Toute ? Non : je hais tes yeux. Ils se plaisent à regarder des hommes détestés.

EUROPE L'ATHÉNIENNE

Pour une drachme, tu posséderas Europe l'Athénienne. Il n'y aura point de plaisirs qu'elle te refuse, et tu ne courras aucun danger. Elle te recevra dans une chambre aimable,

que chauffe, l'hiver, un feu de charbon. Ah, certes, cher Zeus, il était inutile de devenir taureau.

LA LYRE DE LÉONTIS

Léontis a veillé jusqu'à l'heure charmante où paraît le bel astre du matin. Auprès d'elle riait le jeune Sthénios dont le geste est d'or. Et, en souvenir de l'heureuse nuit, elle te consacre, ô Kypris, cette lyre où chantent les Muses.

LA LAMPE DE NAPÈ

Je suis celle qui, silencieuse, éclaire les nocturnes amours. Nikias m'a donnée à sa chère Napè. Je suis la lampe qui brûle devant le lit de la belle, et, ô honte, je la vois prodiguer les tendresses. O Nikias, la nuit, tu

penses à Napè, et la passion t'irrite, et le sommeil te fuit : et, tous deux, nous nous consumons, moi près, toi loin de l'infidèle.

LA CEINTURE

Je jouais avec Hermione. Belle comme Kypris, elle portait une ceinture brodée : à des fleurs s'y mêlaient des lettres d'or. Et voici ce que je pus lire : « Aime-moi, mais si, un jour, quelque autre me possède, mon aimé, ne sois pas jaloux. »

L'INCENDIE

Crois-tu désarmer Erôs par des larmes ? Ce n'est pas avec un peu d'eau qu'on devient maître de l'incendie que n'attise aucun vent. Sur la flamme de l'amour toutes les eaux de la mer

passeraient sans l'éteindre : elle ne s'apaise que par l'or.

L'AMER BAISER

Ton baiser ? Rien n'est plus doux : qui songerait à le nier ?

— Alors, donne-m'en le prix.

— Ah, ton baiser est plus amer que l'ellébore. »

L'AMANT AVIDE

Pourquoi gémis-tu ?

— J'aime.

— Qui ?

— Une jeune fille.

— Sans doute elle est belle ?

— Mes yeux la trouvent belle.

— Où l'as-tu rencontrée ?

— Dans un dîner, chez un ami, elle était étendue sur le même lit que moi.

— Espères-tu réussir ?

— Oui, oui, mon cher. Mais il ne faut pas que notre amour soit public ; je cherche une liaison furtive.

— Tu ne veux pas d'un mariage légitime.

— Elle est beaucoup moins riche que moi : j'en ai la certitude.

— Vraiment ? Tu n'es pas amoureux, menteur ! Comment l'amour rendrait-il fou un esprit qui calcule si juste ? »

OUI

Oui, par la chevelure amoureuse de Rhodanthe, oui, par la chair parfumée de Myrtis, oui, par les bras charmants d'Ilias, oui, par la voix adorable de Théano, oui, par le regard lumineux de Philinna, sur mes lèvres, Erôs, tremble un souffle timide ; il va se perdre, et, que tu me le prennes, tu ne m'entendras pas me plaindre.

NON

Non, par la chevelure de Timo, non, par le pied gracieux d'Hèliodora, non, par la lèvre parfumée de Dèmarion, non, par l'œil d'Anticlée au tendre rire, non, par le front fleuri de Dorothée, non, ton carquois ne recèle plus de flèche, Erôs : toutes ont volé vers moi, et toutes m'ont blessé.

LA MAIN CRUELLE

O main audacieuse, tu as eu la hardiesse de saisir, d'arracher une boucle de cette chevelure dorée ! Et la voix gémissante n'a pas amolli ton courage, ni la chevelure meurtrie, ni la nuque doucement inclinée ! Maintenant c'est en vain que tu me frappes le front de coups pressés : tu ne caresseras plus les seins bien-aimés. Non, je t'en supplie, maîtresse, ne m'inflige pas un

pareil châtiment : je souffrirais plutôt qu'une épée me perçât.

LA FILLE & LA MÈRE

J'aimais beaucoup la jeune Alcippe, et un jour, je la décidai à me recevoir secrètement dans son lit. Nos deux cœurs palpitaient, tant nous craignions qu'on n'entrât et qu'on ne découvrît le mystère de nos désirs.

La mère ne fut pas sourde aux petits cris de l'enfant ; mais, dès qu'elle nous eut vus : « Part à deux, ma fille, » dit-elle.

L'ORGUEILLEUSE

Tu ne m'aimes pas? Prends ce miroir. Vois l'éclat de tes yeux, vois le rire ardent de ta bouche, vois le désordre de tes cheveux. Tes lèvres cher-

chent le baiser, tes mains divines ne me repoussent plus. Tu t'abandonnes.

Non : ton orgueuil est là, qui veille ; et, malgré le feu qui te brûle, ton âme superbe reste froide.

CORINNE

Jamais je ne tomberai en pluie d'or. Qu'un autre devienne taureau ou cygne à la voix mélodieuse. Laissons à Zeus de pareils jeux. Je donne à Corinne ses deux oboles, et je puis garder mon aimable figure.

L'ÉPREUVE

Je désirais savoir si Ereuthô m'aimait : elle a les yeux si beaux ! Je la soumis à une épreuve adroite.

« Je vais partir pour une terre étrangère, lui dis-je. Tu resteras ici. Porte-

toi bien, et garde le souvenir de notre amour. »

Et elle se prit à gémir, elle se déchira le visage, elle s'arracha les cheveux, elle me supplia de ne point partir. Je feignis alors de céder, mais avec peine, et, le regard plein d'ennui, je consentis enfin à ne pas m'éloigner.

Je suis vraiment heureux en amour : ce que je désirais avec ardeur, je l'accorde comme une grâce précieuse.

PHILAINION

PHILAINION est petite, elle est noiraude, mais ses cheveux sont plus frisés que le persil, sa peau est plus douce que le duvet, sa parole est d'une tendre magicienne ; elle donne tout, et, souvent, oublie de rien demander. J'aimerai Philainion jusqu'au jour, ô Kypris d'or, où tu me feras rencontrer une maîtresse plus parfaite.

LA COUPE ARDENTE

Hier, après un festin où l'on avait bien bu, j'ornais de couronnes la porte d'Hermonassa, et elle me jeta l'eau de sa coupe. Ma coiffure fut perdue, cette coiffure que j'avais arrangée à grand'peine pour qu'elle tînt trois jours. Mais je fus incendié par l'eau; car l'aimable bouche d'Hermonassa avait mis dans la coupe une flamme mystérieuse.

LA PAUVRETÉ

Tu étais riche, Sosierate. Tes amantes étaient nombreuses. Te voici pauvre, tu n'as plus de maîtresse. La faim t'a guéri de l'amour. Jadis, Ménophila t'appelait son parfum, son aimable Adonis. Aujourd'hui, la rencontres-tu? Elle te demande : « Quel est ton nom? ton pays? » Et tu songes tristement au

vieux proverbe : A qui n'a rien point d'ami.

A L'AMPHORE

Amie à la lèvre ronde, ô compagne à la noble taille, à l'oreille fine, au long col, musicienne à l'heureux babil, ô servante joyeuse de Bakkhos, de Cythérée et des Muses, ô maîtresse au doux rire, reine des beaux festins, pourquoi, quand je suis vide, es-tu pleine ? et, quand je suis plein, es-tu vide ? C'est trop manquer à l'amitié.

L'AMANTE VOLAGE

J'embrasse Hippomène, mais ma pensée vole vers Léandre ; je baise les lèvres de Léandre, et j'ai dans les yeux l'image de Xanthos ; j'étreins Xanthos, et c'est maintenant à Hippomène que

je songe. Je n'ai jamais que du dédain pour celui qui est auprès de moi, et mes bras volages cherchent sans cesse de nouveaux amants. Je suis les lois de Kypris la dorée. O timide enfant qui m'en blâmes, sois fidèle à un seul époux, et vis dans une honnête pauvreté.

SUR LA MORT

Si les mortels pouvaient acheter à prix d'or quelques instants de vie, j'amasserais de grandes richesses, et, quand passerait la Mort, je la paierais et lui crierais : « Va-t'en ! » Mais la vie ne s'achète point : à quoi me servirait mon or ? Il faut mourir : pourquoi perdre mon temps en stériles efforts ? J'aime mieux boire avec mes amis. Qu'on m'apporte un vin parfumé ! Et toi, jeune fille, viens, pour que nous honorions la divine Aphrodite.

LE CORBEAU BLANC

Cherche une autre proie, Ménesthion : je ne suis pas le gibier qu'il te faut. J'aime peu les pommes ridées ; le fruit que je veux cueillir a mûri le même été que moi. Toi, me séduire ! Il te serait plus facile d'apercevoir le corbeau blanc.

L'AMANT ÉCONDUIT

L'occasion m'avait semblé bonne ; j'avais vu Prodikè seule, et je la suppliais, et j'embrassais ses genoux divins.

« Sauve, disai-je, sauve un homme mort, ou peu s'en faut, et rends-moi le souffle qui fuit, rends-moi la vie, par grâce. »

Je parlais, et elle pleura ; puis elle essuya ses larmes, et, de ses jolies mains, doucement, me mit dehors.

L'INCONSTANTE

INCONSTANTE ! Tu es plus cruelle que la mort. Tu me fuis, moi qui t'aime, et tu poursuis un homme qui ne t'aime pas. Si jamais il t'aime, le malheureux, tu le fuiras, sans doute. Tes lèvres trompeuses ont été pour moi le plus dur des hameçons ; j'y ai mordu, et je ne puis plus m'échapper.

LES NARCISSES

LA TRAVERSÉE

O toi qui veilles sur les rivages de la mer, je t'offre en humble sacrifice ces gâteaux. Demain, je monterai sur un vaisseau rapide ; je traverserai les vastes ondes, je me hâterai vers la bien-aimée aux beaux seins. Que ta lumière soit favorable à mon amour ! Daigne protéger mon amour, ô toi qui

règnes sur les demeures amoureuses, Kypris, fille des flots heureux.

L'IMAGE DE LA VIE

Tu dors, Isias, et ton haleine est plus douce que les plus doux parfums. Eveille-toi, et de mes mains amies reçois cette couronne. Vois : les fleurs en sont toutes fraîches ; mais, à l'aurore naissante, elles seront déjà fanées. Et c'est l'image de la vie.

LA PASSANTE

Charmante, attends-moi. Quel est ton nom ? Il est beau, sans doute. Où peut-on te voir ? Je te donnerai ce que tu voudras. Tu ne réponds pas. Où demeures-tu ? Tu ne veux pas le dire. Bien. Je te ferai accompagner discrètement, tu n'auras qu'à montrer ta

maison. Tu vis peut-être avec un amant ? Tu es bien fière. Bonsoir. Tu ne dis même pas bonsoir ! Va, je te parlerai encore. J'ai su en dompter de plus farouches que toi. Pour l'instant, femme, bonsoir.

LES BEAUX CHEVEUX

Que tes cheveux soient noirs comme une belle nuit, qu'ils soient blonds, ô maîtresse, comme un beau jour d'été, tu gardes la grâce suprême. Et quand ils seront devenus blancs comme la neige d'un bel hiver, ils seront toujours adorables.

L'ARGENT

Erôs se moque de la naissance, peu lui importent la sagesse et la vertu, il n'a d'yeux que pour l'argent.

Maudit soit celui qui a découvert l'argent ! Par sa faute, les frères se haïssent, les parents ne sont plus vénérés, les guerres et les meurtres abondent, et nous, les amants, nous pleurons.

LA CRUAUTÉ DE LAÏS

Laïs, Laïs, vois ces couronnes effeuillées, vois ces guirlandes dont se dessèchent les fleurs, vois ces coupes qu'a brisées une rage douloureuse, vois cette chevelure où meurent des parfums flétris ! C'est à toi, à toi seule que les voue Anaxagore. Le malheureux ! Il t'aimait, il adorait ta beauté. Que de fois, devant ta porte, il attendit l'aurore, sans souci du froid ni du vent furieux !

Tu ne lui ouvrais pas ; pour lui tu n'avais pas une parole, pas un regard qui pût donner un vain espoir ! Il part,

et le sombre trophée qu'il dresse aux feux du crépuscule témoignera bien haut que Laïs est méchante.

L'ÉPERON

Prends cet éperon d'or, ô Kypris : Lysidikè te l'apporte en offrande. Il stimula les coursiers dans l'arène, il força au galop les cavales paresseuses. A elle, jamais on ne laboura les flancs ; elle fut toujours vive et agile, et elle gagnait les courses sans qu'on l'aiguillonnât. Aussi pend elle cet éperon d'or aux murs de ton temple, ô Kypris.

LA NOURRICE VIGILANTE

Bonne vieille, chère nourrice, pourquoi, quand je m'approche, pousses-tu des cris féroces ? Pourquoi veux-tu me chagriner, méchante ? La jeune fille

que tu accompagnes est si belle ! Je cherche à marcher auprès d'elle, il est vrai ; mais c'est mon chemin que je poursuis, et je me contente de regarder son doux visage. Pourquoi veux-tu punir mes yeux, cruelle nourrice ? Les Déesses souffrent que nous regardions leur beauté.

L'HIRONDELLE

Toute la nuit je me lamente, et, quand arrive le petit jour, quand j'espère me reposer un peu, les hirondelles gazouillent autour de moi, et me voici tout en larmes ; elles ont chassé le doux sommeil. Je ne puis plus fermer les yeux, et la pensée de Rhodanthe m'obsède et me bouleverse. O jalouses, ô bavardes, allez-vous-en ! Je n'ai pas, moi, coupé la langue de Philomèle. Pleurez Ityle sur les montagnes, gémissez auprès du nid rocheux de la huppe,

et que je m'assoupisse un instant! Et peut-être un songe me viendra-t-il qui me jettera dans les bras de l'aimée.

A LA LAMPE

O LAMPE, que jamais à ta mèche ne charbonnent les tristes parasites qui nous annoncent la pluie! Que rien n'empêche mon amant de venir! Tu es l'esclave d'Héphaistos, et, pour flatter l'humeur chagrine de ton maître, tu traites Kypris en ennemie. Ah, quand Héro jadis convint avec Léandre... Silence, ô mon âme.

L'ÉTÉ QUI VIENT

POUR toi, l'été n'est pas venu encore; au rosier les boutons s'entr'ouvent seulement; sur la vigne, la grappe aux grâces virginales n'est pas brunie par

l'éclat du soleil. Mais déjà, le jeune Erôs aiguise des flèches rapides, et voici la fumée légère d'un feu caché. Ah, pauvres amants que nous sommes! Avant que la flèche ne soit à l'arc, prenons la fuite. Bientôt brilleront de funestes incendies.

LES CHEVEUX

Tes cheveux seraient teints, Nikylla? Non, tu les achètes, très noirs, au marché.

LA PRAIRIE HEUREUSE

Enfant, tu es jeune, tu es gracieuse; la vie t'apparaît comme une prairie heureuse où tu cueilleras des fleurs embaumées. Puissent tes bouquets être innombrables! Et, quand tes cheveux commenceront à blanchir, cueille des

fleurs encore. Sous tes cheveux vieillissants, ton front restera jeune, et tes lèvres garderont un sourire elair.

LES LÈVRES ARDENTES

Où iront mes plus tendres louanges? A ton front? Mais je vois tes yeux. A tes yeux? Mais je vois tes joues. A tes joues? Mais je vois tes lèvres, tes lèvres ardentes qui m'appellent et qui ravissent mon âme dans leur haleine embaumée.

LE CHALUMEAU

Mèlo et Satyra, filles d'Antigénide, font des offrandes aux Muses, dont elles sont les aimables servantes.

Mèlo consacre les flûtes où couraient ses lèvres rapides et le buis où elle les enfermait; Satyra, l'amoureuse, le cha-

lumeau dont, avec de la cire, elle a joint les roseaux ; au soir, elle en jouait dans les fêtes, et souvent, des chansons douces qu'elle y animait, elle a charmé jusqu'à l'aurore les amis qui l'avaient accompagnée à sa demeure.

LA VIEILLE COURTISANE

La vieille que tu vois était belle jadis. Mais alors elle mendiait. Aujourd'hui, elle ne méprise point les baisers qu'elle paie : la volupté fait son salaire.

L'ATHLÈTE VAINCU

Tu pleures, ami ? Tu as été vaincu à la lutte et là-bas, autour du vainqueur, fier de sa jeune couronne, se pressent de belles femmes, ardentes à le flatter. Le malheureux ! Qu'il soit vaincu à son tour, et celle même qu'il

aura choisie lui tournera le dos. Mais toi, n'es-tu pas aimé de moi, qui suis la plus belle de toutes ? C'est toi qu'il faut envier, toi qui, ce soir, par mes baisers fidèles, oublieras ta défaite.

LA RENCONTRE

BONJOUR.

— Bonjour.

— Comment t'appelles-tu ?

— Et toi ?

— Ne mets pas tant de zèle à savoir mon nom.

— Toi non plus.

— Aimes-tu quelqu'un ?

— J'aime toujours celui qui m'aime.

— Veux-tu dîner avec moi aujourd'hui ?

— Si tu veux.

— Bon. Et que te donnerai-je ?

— Ne me donne rien d'avance.

— Voilà une étrange réponse.

— Quand nous aurons couché ensemble, tu me donneras le prix que tu estimeras juste.

— Tu n'es pas sans raison. Où demeures-tu? Je t'enverrai prendre.

— C'est là.

— Quand viendras-tu?

— Quand il te plaira.

— Tout de suite.

— Montre-moi le chemin. »

LA JEUNESSE

Tu me demandes pourquoi, bien qu'aux tempes mes cheveux grisonnent, mon esprit et mes paroles ont gardé la fougue de la jeunesse? pourquoi l'approche de la vieillesse ne me rend point d'humeur inégale? C'est que j'ai toujours prisé l'entretien des jeunes gens; je n'ai pas dédaigné leurs propos, et j'ai cru qu'à les écouter je m'instruirais mieux qu'à entendre les

plaintes aigries des vieillards. Y a-t-il rien de plus doux que de regarder, au printemps, un chœur ailé de jeunes filles ?

LA POMME

Je suis une pomme. Celui qui me jette est épris de toi, ô Xanthippe. Va, consens, aime-le. Non ? Tu veux faire la cruelle. Garde-moi pourtant. Bientôt tu me verras flétrie ; et, pleine alors d'amers regrets, tu songeras que ta belle saison ne tardera guère à passer.

A UNE COURTISANE

On me dit que tu te donnes à tous ceux qui te désirent : va, n'en aie pas de honte. L'onde appartient à tous ceux qui veulent boire, le feu chauffe tous ceux qui ont froid, le soleil éclaire

toutes les races, et il est dieu. Ta demeure est un temple et tes amants sont des prêtres qui sacrifient à la beauté.

LE JOYEUX VIEILLARD

Tu t'étonnes qu'à mon âge je n'abandonne pas la vie joyeuse? Je deviendrai podagre, me dis-tu? Eh, que m'importe? Ne me faut-il pas mourir? Qu'ai-je à faire d'arriver ingambe dans l'Hadès? On trouvera toujours des gens pour m'y porter.

LÉONIDAS

Déesse furtive, du vagabond, du pauvre, du misérable Léonidas reçois ce don : des gâteaux bien gras, une olive conservée, et cette figue verte cueillie à la branche. Accepte encore cinq grains arrachés à une grappe

vineuse, ô vénérable, et cette libation faite avec les gouttes restées au fond du vase. Si, toi qui m'as sauvé de la maladie, tu me sauves encore de la misère ennemie, je viendrai te sacrifier une chèvre.

LE MIROIR DE LAÏS

J'ai connu l'Hellas toute entière à mes pieds, et j'ai su m'amuser d'innombrables amants. Je viens aujourd'hui, moi, Laïs, te consacrer mon clair miroir, ô Cythérée divine : je ne peux plus m'y voir telle que j'ai été, je ne veux pas m'y voir telle que je suis.

ZEUS AMANT

Il n'y eut pas d'amant plus pitoyable que Zeus. Pour séduire Europe, Léda, Danaé, il devint taureau, cygne, or : le

malheureux ne fut jamais aimé pour lui-même. Et que son sort fut misérable la nuit où, pour plaire à la noble Alemène, il fut réduit à prendre la figure d'un époux qu'on chérissait.

LES SAGES RÉSOLUTIONS

J'ai aimé : qui n'a pas aimé? Je me suis amusé : qui ne s'est pas amusé? J'ai fait des folies : un Dieu me poussait. De noirs mes cheveux deviennent blancs : voici venir le temps de la sagesse. A la saison propice aux jeux nous avons joué; suivons maintenant une meilleure discipline.

RHODOPE

Rhodope m'a chassé! Je veux déchirer ce vêtement qu'ornait une bande de pourpre; mes cheveux croîtront en dé-

sordre; je ne me soignerai plus les mains, et mes ongles deviendront des griffes. Et, de ces griffes, je me crèverai les yeux : ils ne voient plus Rhodope, qu'ils cessent donc de voir la lumière de l'aurore.

L'INFIDÈLE

Je sais tout, rien ne m'a échappé : pourquoi attester les Dieux? Rien ne m'a échappé, je sais tout; ne fais plus de serments, j'ai appris la vérité. Je te connais, oui, oui, je te connais, parjure! Tu étais seule, seule, pendant ton sommeil? Quelle audace! Et maintenant, maintenant encore, tu répètes : « J'étais seule. » Le beau Kléon ne te... Et s'il ne... Mais pourquoi te menacer? Va-t-en, méchante, va-t-en, bête vicieuse! Va-t-en tout de suite!

Mais tu serais trop heureuse : tu courrais dans ses bras. Je vais t'attacher,

au contraire, t'attacher à cette colonne, et tu ne sortiras plus d'ici.

LE FAUX AMANT

Ta voix tremble et s'émeut, tu pousses des soupirs jaloux, tes regards ardents s'attachent à moi, tes mains veulent me couvrir de caresses, tes lèvres de baisers. Serais-tu donc un vrai amant? Vois, le lit s'ouvre. Je t'attends. Tu restes là-bas, immobile, plus froid que le marbre. Ah, tu n'es pas un vrai amant.

LA VIEILLE

Hélas, hélas, l'envieuse jalousie nous défend même un doux bavardage; elle nous défend le langage furtif des regards : une méchante vieille est là qui nous surveille sans cesse. Elle est

plus féroce que le bouvier aux yeux innombrables qui gardait Io, la fille d'Inakhos. Reste là, vieille, épie-nous : c'est en vain que tu te fatigues; ton œil ne pénétrera pas au fond de notre âme.

SAGESSE

Le temps n'est plus où, d'un sourire de l'écume, naissait la divine Aphrodite; le temps n'est plus où les hommes étaient joyeux de combattre, sitôt qu'Hélène paraissait sur les murs de Troie. Aphrodite ne descendra plus de l'Olympe, et il y a longtemps qu'Hélène erre parmi les ombres bienheureuses.

Les mortelles d'aujourd'hui n'ont plus de quoi séduire Zeus, et le Maître des Dieux juge inutile de se changer pour elles en cygne ou en taureau. Savons-nous, d'ailleurs, si la beauté fut parfaite de Lèda, d'Europe ou d'Alcmène? Les bien-aimées de Zeus ne furent peut-

être que des femmes agréables, à peine plus gracieuses que nos compagnes. Regarde les passantes, ami, et dès qu'en une femme tu verras de la beauté, ne fût-ce qu'une parcelle, aime et remercie les Dieux.

LES ASPHODÈLES

ERÔS JALOUX

Je rêvais. La nuit était douce, et j'avais dans mes bras une enfant rieuse, une enfant charmante. Elle m'écoutait, elle n'était point rebelle à mes désirs, elle obéissait à ma fantaisie. Mais Erôs était là, et, pendant la nuit même, le jaloux s'attachait à moi. Il me réveilla tout à coup et mon amante s'envola. Jusque

dans mes rêves, Erôs, eruel Erôs, tu viens me ravir les douces joies de l'amour.

LES MALADES

Ceux qui aiment, dis-tu, sont des malades. Non, non. Les malades sont ceux qui n'aiment pas : ils sont aveugles.

KHARITO

Depuis soixante ans, Kharito voit les saisons succéder aux saisons. Mais sa chevelure tombe encore sur ses épaules en ondes noires ; ses seins, plus blancs que le marbre, se dressent, nulle ceinture ne les soutient. Sa chair, que ne creuse aucune ride, a des parfums divins, et de toute sa grâce émane la séduction.

Allons, amants, vous qui brûlez d'ar-

deurs nouvelles, accourez tous, heureux amants! Oubliez qu'elle compte les années par dizaines.

L'ÉVENTAIL

Cet éventail aimable, aux brises légères, Parménis le consacre à la très douce Aphrodite : c'est la dîme des richesses que lui ont acquises ses grâces. Puisse-t-il apaiser parfois, pour la Déesse, la cruelle ardeur du soleil!

THÉANO

Te voici, Théano : je suis heureux que tu sois venue. J'étais impatient de te voir : je t'aime, divine enfant. Quoi? Tu ne souris point? Tes yeux sont pleins de larmes? Me mépriserais-tu?

— Je t'adore, ô mon bien-aimé! Et, si je pleure, c'est que l'astre du soir

monte déjà dans le ciel. La nuit sera courte, et bientôt paraîtra l'étoile messagère de l'aurore. Les Dieux se soucient peu d'exaucer nos désirs.

— Ah, douce Théano, à ceux qui s'aiment il faudrait la nuit éternelle des Cimmériens. »

LA SURPRISE

La gracieuse Ménékratis était couchée, domptée par le sommeil du soir, et son bras entourait sa tête. Plein d'audace, je montai sur son lit, et j'avais à demi gagné aux jeux de Kypris, quand l'enfant s'éveilla, et, de ses blanches mains, m'arracha les cheveux. Mais elle eut beau combattre, je n'en achevai pas moins l'œuvre d'Erôs.

Les yeux lourds de larmes, elle me dit alors : « Méchant, tu as accompli ton désir. Que de fois, pourtant, j'avais repoussé l'or que me tendait ta main !

Et tu vas me quitter, et tu courras baiser le sein d'une autre, car vous êtes les serviteurs d'une Déesse insatiable. »

LA CHEVELURE COUPÉE

Qui t'a coupé les cheveux, ô ma belle? Quel est le barbare, quel est l'insensé qui n'a pas épargné les présents d'Aphrodite? Périsse la main téméraire, la main criminelle, la main ennemie de la beauté! Ah, que je sache, du moins, où trouver les cheveux que j'aime, et que je les couvre de baisers.

LA MENTEUSE

Je sais que ton serment est vain, débauchée! Tes yeux te trahissent, tes yeux lourds qui n'ont pas dormi. Ta chevelure sent les parfums dont elle est encore humide, j'y vois le fil des

couronnes dont les feuilles sont tombées; dans ton ivresse, tu t'en es même laissé arracher des boucles. Le vin te fait toute tremblante! Va-t-en, va-t-en, femme sans pudeur! Va t'offrir aux baisers vulgaires! La lyre grossière t'appelle! Va-t-en, va-t-en! N'entends-tu pas crépiter les crotales?

L'INSENSIBLE

En quel pays, cruelle, as-tu pu naître? Si tu venais de Laconie, tu te souviendrais de l'amoureuse Hélène. A Corinthe vécut l'hospitalière Laïs. Une Thébaine songerait à la longue nuit où Alcmène fut chérie de Zeus. Peut-être as-tu quitté les rives du Thermodon, où chevauchent les vierges farouches? Non : l'amazone Hippolyte fut vaincue par Thésée. Ah, tu es de la race méchante de Danaos : prends une épée, et frappe celui qui t'adore.

LA LAMPE D'HÈLIODORA

Nuit, triste Nuit, je ne connais plus le sommeil : Hèliodora est loin de moi.

Aurore, cruelle Aurore, je ne frémis plus de ces baisers étroits où se mêlent des larmes.

A-t-elle encore des souvenirs de mon amour? Sait-elle le goût de mes lèvres? Quand tombe le soir, pleure-t-elle? Et, dans un songe dont elle chérit l'erreur, me garde-t-elle sur sa gorge divine? Ou bien s'enivre-t-elle de quelque amour nouveau?

O lampe, ne sois pas témoin d'un tel parjure! De celle que je t'ai confiée, reste, ô lampe, sûre gardienne.

LES COURONNES

Soyez suspendues à cette porte, ô couronnes, et n'agitez qu'avec prudence vos feuilles humides de mes larmes :

souvent les yeux des amants laissent tomber de la pluie. Mais quand vous verrez s'ouvrir les vantaux, faites que sa chevelure soit arrosée par la pluie de mes larmes.

THÉODOTE

C'est Théodote elle-même! Elle va parler, elle va sourire! Non : nous n'avons ici que son image. Ah, que le peintre fut cruel! Que n'a-t-il bronché dans son art? Il eût permis de t'oublier, Théodote, à tous ceux qui te pleurent.

ERÔS ENRAGÉ

L'homme mordu par un chien enragé voit dans les eaux, dit-on, l'image de la bête. Erôs enragé m'a sans doute mordu de sa dent amère, et a fait de mon âme la proie de ses fureurs, car

la mer me montre son aimable image, comme les tourbillons des fleuves, comme la coupe des échansons.

LA PLEUREUSE

La séduisante Aristonoé m'a blessé, cher Adonis, alors qu'elle se frappait la poitrine devant ta couche funéraire. Si elle veut bien m'accorder pareille grâce, quand je serai mort, fais de moi, sans retard, ton compagnon, et prends ma main pour la sombre traversée.

LES DONS DE CALLICLÉE

Cet Erôs d'argent souhaitait la bienvenue à ceux qui entraient dans ma demeure; cet anneau d'or parait ma cheville; sous cette ceinture légère brillaient mes seins; ce large peigne se

plongeait aux ondes de mes cheveux; dans ce miroir j'admirais ma beauté. J'ai eu la fortune que je désirais, ô Kypris crétoise; garde désormais dans ton temple l'Erôs, l'anneau, la ceinture, le peigne et le miroir que t'offre Calliclée.

LA NAUFRAGÉE

De tes cheveux ruisselle encore l'onde salée, ô vierge malheureuse, ô triste naufragée, pâle Lysidikè. Les vents soulevaient les flots, tu craignais la fureur des vagues, et voici la tempête cruelle qui te saisit et qui t'emporte loin du navire.

Sur une tombe on lit ton nom, on lit le nom de ton pays, mais tes os sont roulés sur quelque froid rivage : et ton père gémit, en proie à la douleur amère, lui qui pensait te conduire à tes noces et qui n'a guidé vers la maison nuptiale ni la fiancée ni la morte.

ARKHÉANASSA

Voici le tombeau d'Arkhéanassa, la courtisane de Kolophon; dans ses rides se cachait encore le doux Erôs. Amants qui l'avez cueillie dans la fleur de sa jeunesse, vous avez respiré tout le parfum de l'amour.

L'ESCLAVE

Zozimé fut naguère esclave, mais de corps seulement; maintenant son corps même est libre.

LE SOIR DES FEMMES

Demain, je jetterai les yeux sur toi. » Et jamais tu ne tiens ta promesse, et, tous les jours, tu me renvoies au lendemain. C'est ainsi que tu récompenses mes désirs. Tu réserves tes dons aux

uns et aux autres, et tu n'as point d'égards pour ma fidélité. « J'aurai un coup d'œil pour toi ce soir. » Qu'est-ce que le soir des femmes? C'est la vieillesse aux rides innombrables.

LES QUESTIONS

Qui es-tu? de qui es-tu fille, ô femme qui es couchée sous cette colonne de Paros?

— Je suis Praxô, fille de Kallitélès.

— Ton pays?

— Samos.

— Qui t'a élevé ce tombeau?

— Théocrite, à qui mes parents m'avaient donnée.

— De quoi es-tu morte?

— D'avoir enfanté.

— A quel âge?

— A vingt-deux ans.

— As-tu laissé un fils? une fille?

— Un fils.

— Qu'il vive, et qu'il atteigne la dernière vieillesse.

— Et qu'à toi, étranger, la fortune fasse les plus beaux dons. »

LA TRISTE VIEILLE

CELLE que je suis, jadis, était faite pour être aimée; elle avait les seins printaniers; ses pieds étaient charmants, sa taille élancée, ses sourcils d'un beau dessin, sa chevelure abondante. Le temps lui fut cruel : la voici vieille, elle est toute blanche, et, même en songe, elle ne se voit plus comme elle était autrefois.

LA BUVEUSE

QUAND Seilènis paraissait dans un festin, on lui apportait une amphore; elle y collait ses lèvres et ne la repous-

sait qu'après l'avoir vidée. Quatre fois de suite, elle recommençait le jeu. Jamais, ardent Dionysos, elle ne te souilla avec de l'eau : telle ta liqueur magnanime sortit de la vigne maternelle, telle elle l'absorbait, sans honte ni faiblesse. Et elle garda la coupe en main, jusqu'à l'heure où elle descendit vers les rivières souterraines.

LA PAUVRESSE

JADIS, Mélissa, quand tu paraissais, l'éclat de l'or rehaussait ta beauté. Des peignes d'or retenaient tes cheveux d'or, tes doigts charmants paraient des anneaux d'or, et tes beaux pieds brillaient dans des sandales d'or. Maintenant, tu baisses la tête; tes yeux ont perdu leur regard hautain. Tes pieds se traînent dans des chaussures grossières, tu caches tes mains sous d'humbles vêtements, et ta chevelure flétrie

est d'une pauvre femme. Triste fin, triste fin des somptueuses maîtresses!

TRYPHÉRA

Ici gît le tendre corps de Tryphéra, petite colombe, honneur des douces courtisanes; elle se plaisait aux fêtes, elle bavardait gaiement et elle était aimée de la Mère des Dieux. Elle courait aux joies de Kypris, et tous adoraient sa grâce charmante. Pour elle, ô terre sacrée, fais pousser au pied de la stèle, non pas la ronce amère, mais la fleur chérie de la violette blanche.

LES REGARDS DE FLAMME

Nous n'avons l'un pour l'autre que des coups d'œil furtifs. Ah, faudra-t-il nous éviter longtemps encore? Non. Ayons des regards francs, libres, des

regards où luiront des flammes amoureuses. Si l'on nous défend les tendres baisers, si l'on nous condamne aux chagrins éternels, l'épée sera notre remède : on n'aura pas voulu nous unir dans la vie, nous nous unirons dans la mort.

LAÏS

Ici dort pour jamais Laïs, fleur superbe qui brilla dans l'or et dans la pourpre, compagne adorable d'Erôs, rivale chérie de la tendre Kypris. Elle était née dans la maritime Corinthe; elle était plus lumineuse que les ondes claires de Pirène. Dans sa demeure se pressaient des amants illustres; elle eût fait envie à Hélène la Tyndaride. Pour servantes elle avait les aimables Kharites. De son tombeau s'échappent encore de doux parfums, de sa chevelure éclatante s'envolent des baumes aériens. Pour

elle Aphrodite a déchiré ses belles joues, Érôs a trouvé des sanglots lamentables. Elle était bonne à ceux qui l'imploraient, et l'Hellas comme pour Hélène eût fait la guerre pour Laïs.

LA VIEILLESSE

Que te disais-je, Prodikè? « Nous vieillissons. Le jour est proche où paraîtront les rides ennemies, et où s'enfuiront les amants. » Et tu riais de ma sagesse. Mais prends ce miroir, si tu l'oses. Tu y verras ton front flétri, tu y verras tes cheveux blancs, tu y verras ta bouche disgraciée. Ton corps n'est plus qu'une guenille. Qui vient à toi? Qui t'arrête, orgueilleuse? Qui te flatte et t'implore? Comme devant un tombeau, maintenant on passe devant Prodikè.

LA DANSEUSE

Ici, sous les peupliers, repose Aristion, la danseuse aux crotales. Cheveux au vent, parmi les pins, elle dansait en l'honneur de Cybèle; puis, par trois fois, elle vidait la coupe pleine de vin pur. L'amour nocturne ne la réjouira plus. Festins, passions, adieu! Elle est cachée ici, celle qui se cachait jadis sous les fleurs parfumées des guirlandes amoureuses.

L'ÉTERNELLE APHRODITE

Certains sages prétendent qu'un jour viendra où la tempête furibonde emportera les demeures des Dieux. Et les maîtres déchus s'en iront par le monde, plus pauvres, plus tristes que des mendiants. Qui voudra leur donner asile? Ils mourront de froid et de faim. Les sages disent vrai peut-être; mais

une Déesse survivra au désastre, et tous les humains qui aiment ou qui veulent aimer abriteront avec joie la belle, l'harmonieuse, l'éternelle Aphrodite.

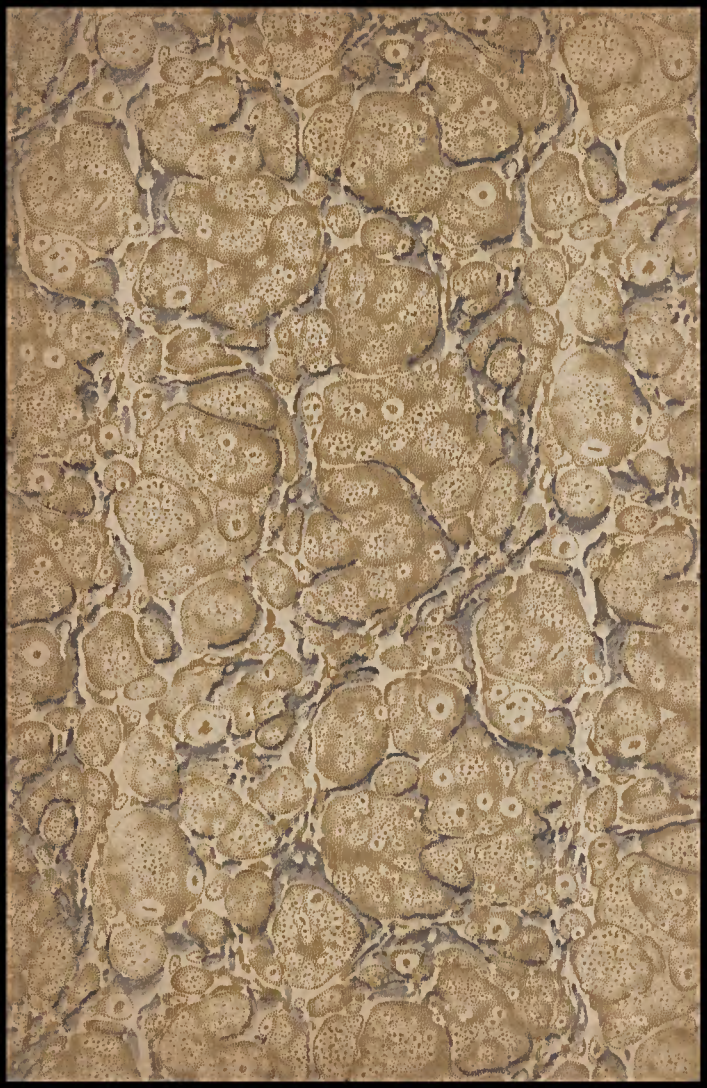
TABLE

Offrande	page	5
Les Anèmones	—	7
Les Violettes	—	25
Les Lys	—	43
Les Roses	—	61
Les Iris	—	79
Les Hyacinthes	—	99
Les Narcisses	—	117
Les Asphodèles	—	137

ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE
20 FÉVRIER MIL
NEUF CENT VINGT-
TROIS SUR LES PRES-
SES DE L'IMPRIME-
RIE G. KADAR,
A PARIS

La
Guirlande
d'Aphrodite

est le sixième volume
de la collection
« Ex Oriente Lux »
dans laquelle ont déjà paru :

Le Jardin des Caresses,
La Flûte de Jade,
Romancero Moresque,
Sakountalâ.
Les Ghazels de Hafiz.

Ex Oriente
Lux